

Wiener Stadt-Bibliothek.

T 51511 A







9

LES
INTRIGUES
SECRETTES
ET AMOUREUSES
DE
LA COUR DE VIENNE.

*Par Monsieur le CHEVALIER D****



A LIEGE,
Chez J. Fr. BRONCART.

M. DCCXIV.



PREFACE.

IL y a long-tems que l'on écrit de la galanterie de la Cour de France , qui à la verité est une matiere inépuisable. Mais je m'étonne bien que l'on ait laissé là en repos celle d'Allemagne , comme si elle ne nous fournissoit pas des sujets de grande étendue , & dignes d'occuper une belle plume. Est-ce que les personnes qu'il faut faire paroître sur la scene n'en meritent pas la peine , elles qui sont neanmoins d'un rang si distingué , & à qui la nature n'a pas été plus avare qu'à celles de France , qui ont fait parler d'elles si hautement.

Rien ne convaincra mieux de cette verité que l'Histoire de trois

ou quatre Dames , que je me propose d'écrire ; mais l'on me permettra de cacher leur nom sous d'autres que mon imagination m'a fourni , pour ne pas ternir la réputation de leurs familles , qui sont alliées à plusieurs Maisons qui tiennent un rang considérable dans l'Europe. Il est bien juste d'avoir du respect pour elles , sur tout quand elles sont établies pour commander aux autres. Je ne sçay même si je ne fais point une faute de rapporter ici leurs aventures ; parce qu'étant déjà venues à la connoissance de quelques personnes , & les autres s'en étant doutées , c'est rendre public une chose qui étoit comme ensevelie dans le silence. En effet , les uns n'en pouvant parler que par soupçon , & les autres ayant intérêt à se taire , à cause que les personnes dont il s'agit sont ou leurs parentes ou leurs amies : il est indubitable

qu'avec un peu de tems on n'en eut non plus parlé que si les choses n'étoient jamais arrivées. Mais enfin comme il y a un autre inconvenient qui n'est pas moindre, sçavoir que quand on dissimule un mal si long-tems, c'est être cause en quelque façon qu'il continue: cela a déterminé une personne de qualité, qui y a quelque intérêt à rompre un si long silence. Il en a écrit des memoires de sa main, & je ne fais ici que leur donner la forme, afin qu'ils paroissent avec quelque ordre, comme aussi avec plus d'agrément, me flattant qu'étant né François, & même qu'ayant passé ma vie dans un endroit où l'on doit apprendre la politesse du langage, je m'en acquitterai toujours mieux qu'un Allemand, quand bien même je n'en aurois pas tiré tout le suc qu'un esprit plus éveillé que le mien auroit pû se promettre. C'est au Lecteur, au

jugement de qui l'on soumet sa réputation, dès le moment qu'on veut devenir Auteur, à juger s'il y a de la vérité à ce que je dis ici. Quoi qu'il en soit je veux que l'on sache, que je n'avancerai rien que de conforme à ces mémoires, que je pourrois bien représenter en cas de besoin.

L'Histoire des deux Seigneurs François qui se trouve à la fin de ces intrigues, est une espèce de moralité utile à redresser ceux qui sont sur le penchant glissant de l'amour emporté.



(7)



LES
INTRIGUES
AMOUREUSES

DE
LA COUR DE VIENNE.

Ly a long-tems que c'est
une coutume, que les gens
de qualité de toutes for-
tes de pais, & de nations,
voyagent en France, & que l'on
estime fort peu ceux qui n'y ont
poinr été. Cependant à en parler

franchement , s'ils peuvent dire qu'ils ont vû la Cour la plus polie qu'il y ait dans l'Europe, & sur laquelle les autres tâchent de se conformer, néanmoins il y en a si peu qui en attrapent l'air & les manieres, qu'on peut assurer que de cent il n'y en a pas un qui y réüffisse. C'est un certain tour que donne la naissance, & qui s'acquiert difficilement par l'habitude, à moins qu'elle ne soit contractée de longue main. Comme les étrangers apportent de leur país un certain air guindé, & qui n'est point du tout naturel, ils ne sçauroient s'en deffaire en si peu de tems. Le commerce d'ailleurs qu'ils ont les uns avec les autres, fait qu'ils ne sçauroient profiter de ce qu'ils voyent; & c'est à quoi ils doivent renoncer, principalement tous ceux qui font cas des manieres Françoises, & qui Pretendent, comme il est vrai,

qu'on ne sçauroit jamais être poli, à moins que de leur ressembler.

Deux personnes de qualité Allemans de nation, étant bien prevenuës de cette verité avant que de partir de Vienne, ne furent pas plûtôt arrivées à Paris, qu'au lieu d'aller loger au Fauxbourg Saint Germain, quartier ordinaire des Allemans, se logerent dans le cœur de la ville. Ils ne voulurent ni habitude avec eux, ni seulement la moindre frequentation, ils s'acquitterent seulement du devoir de compatriotes par de simples visites, & oublierent tellement leur langue naturelle, qu'étant allez voir l'Envoyé de l'Empereur, ils luy répondirent en François à une demande qu'il leur faisoit en Allemand. Ce Ministre à qui ceux de sa nation s'étoient plains qu'ils sembloient ne se plus sou-

venir de leur païs , en fut entièrement persuadé après cela , & ne se pouvant tenir de leur en faire quelque reproche , il eut pour toute réponse , qu'ils croyoient qu'il falloit vivre à Vienne comme à Vienne , & à Paris comme à Paris. Cela acheva de le scandaliser , & s'en étant retourné quelque tems après à la Cour de l'Empereur , à cause des nouveaux troubles de la guerre presente , il eut la malice d'entretenir ce Prince de si peu de chose , & même d'y donner toutes les méchantes couleurs dont il se put aviser.

L'Empereur qui est un Prince fort credule , comme le sont ordinairement tous ceux qui ont plus de bonté que de malice , se laissa imprimer dans son esprit tout ce que ce Ministre voulut. Il dit à propos de cela à un de leurs parens , qu'ils demeuroient

long - tems en France , & s'ils n'avoient point d'envie de s'y faire naturaliser. Des paroles comme celles-là dans la situation où sont les affaires de l'Empire avec la France , furent suffisantes pour les faire rappeler par ceux qui prenoient quelque intérêt en leurs personnes. On leur manda qu'il y alloit de leur fortune à ne pas tarder plus long-tems à revenir , & cet arrêt qui n'étoit gueres moins cruel pour eux , qu'un qui les eut condamnez à la mort , leur fit abandonner plusieurs bonnes compagnies , qui ne leur avoient rien laissé de l'Allemand que le nom. Ils avoient acquis dans trois ou quatre ans qu'ils avoient demeuré dans un si agréable séjour , une politesse qui ne se peut d'écrire , aussi-bien qu'un certain tour d'esprit qui pouvoit aller du pair avec ceux de la nation dont on parloit le plus à l'a-

vantage , si tant est qu'ils ne les effaçoient pas.

Cependant la reputation où ils étoient ne s'étoit pas renfermée dans les murailles de Paris , & elle avoit volé bien loin au de là du Rhin ; ainsi avant qu'ils revinssent à Vienne toute la ville étoit déjà remplie du bruit de leur merite , ce qui produisoit deux effets bien differens dans l'esprit des hommes & des femmes. Car autant que celles-ci les desiroient , autant étoient-ils apprehendez de ceux-là , qui voyoient bien qu'après leur retour ils ne seroient pas en grande consideration auprès d'elles , dans les saisons où les fureurs de la guerre donnent quelque relâche à la Noblesse.

Enfin ils arriverent pour ne se pas attirer l'indignation de l'Empereur , & d'abord qu'ils parurent ils soutinrent avantagusement

geusement l'estime qu'on faisoit
 de leur merite. Il n'y eut que ce
 Prince qui n'approuva pas la li-
 berté qu'ils se donnerent de lui
 venir faire la réverence habillez
 à la Françoisse. Mais il ne voulut
 pas leur en rien dire luy-même ,
 de peur qu'on ne rejettât ce qu'il
 en diroit sur la jalousie qu'il avoit
 de la personne du Roy , dont il
 n'aimoit pas naturellement à en-
 tendre dire du bien , & avec le-
 quel il s'étoit nouvellement broüil-
 lé au sujet de la Succession du Roy
 d'Espagne. Cette retenüë ne du-
 ra pas long-tems en lui ; dans une
 assemblée qui se faisoit , & où ils
 étoient tous deux habillez de la
 même maniere , il prit plaisir à
 exagerer la bonne grace d'un Sei-
 gneur de la Cour qui avoit un ha-
 bit à l'Italienne d'une nouvelle
 invention. C'en étoit assez dire
 pour faire comprendre son inten-
 tion à des gens qui entendoient à

demi mot ; mais de peur qu'ils n'eussent l'esprit trop bouché , il ajouta que c'étoit de cette maniere que l'on se mettoit bien, & non avec ces amples just-aucorps , & ces petits chapeaux emplumez à l'arlequine , mis en mode par des têtes qui ont peu de cervelle à couvrir.

Il sembloit qu'après une déclaration comme celle-là ils dussent pour jamais , quelque inclination qu'ils eussent à porter leurs habits , les quitter entierement. Mais soit qu'ils ne crussent pas , nonobstant tout ce qu'ils avoient oüy , que l'Empereur prit les choses si fort à cœur , ou bien qu'ils craignissent de se mettre en Comediens , comme étoit effectivement la Cour de ce Prince , qui à son exemple portoit de grandes plumes qui pendoient jusques au milieu du dos , avec quelques autres aju-

sten
l'ei
tout
son
ou
poir
mê
reun
mon
piec
la d
fit l
din
me
Gen
faif
en c
les
con
sib
C
ava
qui
arri
con

stemens , qui bien loin de faire l'effet qu'elle esperoit la rendoit tout à fait ridicule ; ces personnes , dis-je , par ces raisons , ou par d'autres que je ne sçay point , allerent touûjours vêtus de même , de sorte que l'Empereur croyant qu'ils le vouloient morguer par là , leur fit une piece sanglante , malgré toute la devotion dont il est épris. Il fit habiller deux foux qu'il a ordinairement à sa suite de la même maniere que l'étoient ces Gentilshommes , & ces foux faisant mille extravagances , & en disant encore davantage , ils les mirent dans une espece de confusion dont il leur fut impossible de se deffendre.

Cependant , comme l'on tire avantage souvent d'une chose qui paroît fâcheuse en soi , il arriva que cela servit à leur faire connoître le nombre des bonnes

amies qu'ils avoient fait depuis leur retour. Plusieurs Dames de qualité les consoleroient elles-mêmes soit de bouche ou par écrit de ce qui leur étoit arrivé. Mais une qui vouloit se servir de cette occasion pour témoigner à l'un des deux ce qu'elle sentoit pour lui, lui écrivit en ces termes,

Billet / d'une inconnuë au
Comte de Lanspenberg.

SI ce n'est que je me sens pour vous de certaines choses qui ne sient pas bien à une femme de faire paroître, je n'aurois pas été la dernière à vous dire la part que je prens à l'affront qu'on vous a fait. Il doit être sensible à un homme de cœur comme vous êtes, de se voir traiter de la sorte; mais enfin ce qui vous doit consoler c'est que vous plaisez généra-

lement à tout le monde , au lieu
 que vos ennemis déplaisent gene-
 ralement à tous ceux qui jettent
 les yeux sur eux. Vous m'avez
 fait faire plus de cent pechez
 mortels depuis que je vous vois ,
 puisque la volonté est réputée pour
 le fait , au lieu que ces envieux ne
 me feront jamais faire le moindre
 peché veniel. Si cela vous suffit
 pour vôtre consolation , vous en
 devez avoir tout autant qu'il
 vous en faut. Je suis jenne, je suis
 passable à ce qu'on dit , & ne suis
 pas trop mal faite : enfin il ne me
 manque que d'avoir l'air François
 pour être une bonne fortune ; d'ail-
 leurs si vous aimez la qualité je
 n'en manque pas assurément non
 plus que de bien pour assister mes
 amis dans le besoin. Vous faut-il
 faire un plus grand détail de ma
 personne , j'ay la phisionomie tout
 à fait avantageuse , j'ay la forme
 du visage plus longue qu'ovale ;

le front relevé ; les yeux vifs & jug
 brillans , mais que je radoucis M
 quand je veux autant & plus que me
 si je les avois doux naturellement, Il
 ils sont bleus quoi que j'aye les vo
 cheveux noirs : j'ay le nez bien me
 fait ; la bouche belle aussi bien que que
 les dens , que je dirois admirables re
 si je voulois me servir des termes qu
 dont on se sert quelquefois auprès de
 de moi , quand on me veut persua qu
 der que l'on m'aimeroit facilement teu
 si je voulois faire la moitié du me
 chemin : je ne vous diray rien de enf
 mon menton , vous en ayant assez ven
 dit quand je vous ay appris que par
 j'avois la forme du visage plus rat
 longue qu'ovale , cela vous fait vou
 assez entendre qu'il est pointu, tun
 mais avec tout cela il ne deffait ton
 point le reste de mes traits dont je del
 suis assez contente , aussi bien que
 de mon teint qui est incarnat &
 blanc. Pour le reste de ma per
 sonne il n'y a que moi qui en puisse
 je

fs & juger , de même que mon mari.
 Mais il n'aime pas assez les fem-
 mes pour en être cru sur sa parole.
 Il a d'autres plaisirs que je ne
 vous dis pas , de peur que vous ne
 me reconnussiez par le portrait
 que je vous en ferois , mais assu-
 rez-vous qu'ouïtoutes les peintures
 qu'on vous fait de quelque chose
 de charmant sont fausses , ou
 qu'elles se trouvent chez moi dans
 leur dernière perfection. Cela ne
 me sied pas bien de le dire , mais
 enfin l'envie que j'ay que vous de-
 veniez amoureux , me fait passer
 par dessus toute sorte de conside-
 ration. Aimez-moi seulement si
 vous voulez avoir une bonne for-
 tune , car j'ay assurément de quoi
 contenter l'homme du monde le plus
 délicat.

Cette longue Lettre ayant été
 portée par un inconnu au Com-
 te de Lanspenberg l'un de ces

deux Gentilshommes , qui ne s'occupoit auparavant que de l'affront qui lui avoit été fait à la Cour , il s'en trouva tellement consolé qu'il n'y fit plus de réflexion que pour admirer la bonne fortune qui lui en arrivoit. Il lût & relût cette Lettre , & à chaque coup de pinceau que celle qui l'avoit écrite y donnoit , il s'y arrêtoit pour voir s'il ne la reconnoîtroit point parmi tant de Dames qu'il voyoit tous les jours à la Cour. Mais enfin après avoir cru que c'étoit tantôt l'une & tantôt l'autre , & avoir autant de fois renoncé à la pensée qu'il en avoit par des circonstances qui lui paroissoient contraires , il se voyoit dans un embarras inconcevable , quand le Comte de Condebek qui étoit l'autre Gentilhomme qui avoit été à Paris avec lui , le vint trouver pour lui conter une aventure à peu près

con
me
éto
aut
mé
çer

Lo

J
fa
it
p
p
m
L
n
f
n
c
J

comme la sienne ; ce qui augmenta encore la peine où il étoit. Une inconnüe lui avoit aussi écrit un Billet ; & voici les mêmes termes dont il étoit conçu.

Lettre d'une inconnüe au
Comte de Condebek.

J'avois toujours oui dire qu'il n'y avoit rien de si dangereux à une femme que d'avoir des yeux ; mais il faut que je vous avouë à ma plus grande confusion que ce n'a pas été par là qu'a commencé le mal que je sens presentement. Dès le tems que vous étiez en France je ne pouvois entendre parler de vous sans émotion , & si quelque chose me savoit, c'est que vous aviez un compagnon de voyage qui faisoit dire tant de bien de lui qu'on ne savoit presque à qui des deux se donner. J'ai demeuré dans cette

incertitude tant que vous avez été
absent, mais enfin je me suis deter-
minée à vôtre première vûe. Bien
que je ne puisse dire en quoi vous
l'emportez sur un si dangereux ri-
val. J'ose vous dire néanmoins que
je me suis donnée à vous sans he-
siter, je ne vous dirai point que
c'est un effet de ma destinée & mê-
me de mon bonheur, je ne reconnois
ni l'un ni l'autre dans ce qui se
passe, & si cela étoit je trouverois
plus de disposition chez vous que je
ne fais, à me rendre la pareille.
Depuis que vous êtes ici vous me
parlez souvent plusieurs fois en un
seul jour, cependant je ne me suis
point encore apperçûe que vous
aye quelque chose à me dire. Me
faut-il d'autres marques pour me
faire voir que je dois être malheu-
reuse, & qu'il n'étoit point de ma
destinée de vous aimer, à moins
que ce ne fut la plus cruelle desti-
née qui fut jamais ? N'importe je

L'été vous aime pourtant, & je ne m'en
 ter- sçaurois repentir, je ne puis même
 Bien m'empêcher de vous en donner des
 vous marques en vous témoignant le
 ri- sensible déplaisir que j'ay de ce
 que qu'on vous a fait à la Cour, soyez
 he- y moins sensible cependant qu'à la
 que joye que vous devez avoir de ce que
 mè- malgré mille raisons je ne puis
 ois m'empêcher de me découvrir à
 i se vous. C'est un secret que vous
 ois m'arachez malgré moi, mais qui
 e je ne me fera plus de peine si par
 lle. quelques soins qui correspondent à
 me l'extrême passion que je me sens
 un pour vous, vous vous rendez digne
 is d'une femme qui sans vanité est
 us encore assez jeune & assez bien
 Me faite pour faire les desirs de tous
 me les plus honnêtes gens de la Cour.

Une telle avance n'avoit pas
 manqué de surprendre Conde-
 bek, tout de même que Lans-
 penberg avoit été surpris de

celle qui lui avoit été faite , mais ce qui les embarassoit le plus tous deux , c'étoit de sçavoir qu'ils étoient heureux , mais d'un bonheur si imparfait que d'autres auroient conté cela pour une grande peine. Aussi n'étoient-ils pas fort éloignez de ces sentimens, quand Condebek crut avoir trouvé ce qu'il cherchoit.

Il y avoit à la Cour une Dame de qui effectivement l'on pouvoit dire ce que l'inconnuë disoit en parlant d'elle-même ; mille gens en étoient amoureux depuis long-tems , & outre sa beauté dont on avoit peine à se deffendre , il y avoit un certain endroit qui étoit extrêmement attirant , elle avoit épousé un mari qui auroit bien été son grand pere , & sans conter les deffauts qui sont ordinaires à cet âge-là , il en avoit plusieurs autres dont un seul étoit capable

mai ble de dégouter une aussi jolie
plu femme que la sienne. Je laisse
avoit à penser quelle esperance cela
mais laissoit à ses amans , mais par
que malheur pour eux elle n'étoit
pou pas de longue durée : d'abord
ient qu'ils venoient à se declarer , elle
enti les rendoit froids comme glace
avoir par une réponse qui faisoit voir
ame qu'elle étoit encore plus sage
pou qu'elle n'étoit belle. Les plus
isoit amoureux ne se rebutoient pas
mille pour cela , ils s'imaginoient
de comme il arrive souvent en
e sa amour que sa vertu ne seroit pas
à se à l'épreuve de leur constance ,
tain mais pas un ne se pouvoit enco-
nent re venter de l'avoir poussée à la
un moindre foiblesse , & le plus
son heureux de tous , étoit celui qui
les enchanté de ses belles qualitez
s à se contentoit de l'aimer pour
eurs l'amour d'elle-même , sans y
pa mêler rien de ce qui fait agir
ble tous les hommes.

Sa reputation étoit assez connue à Condebek ; ce qui l'avoit empêché de lui donner des soins particuliers , & il ne l'avoit jamais veüe qu'à la Cour , ou par rencontre , où l'on ne s'arrête point toujours à entrer dans le détail du mérite d'une belle personne , mais enfin la Lettre qu'il avoit reçue , lui donnant plus d'attention pour elle ; il s'enflamma de ce qui rebutoit les autres , & l'amour propre venant à son secours , il se flatta qu'elle n'étoit ainsi cruelle à tout le monde , que pour lui prodiguer ce qui faisoit inutilement les desirs de toute la Cour. Plein de cette esperance , il rechercha toutes les occasions de lui pouvoir parler , & s'approchant d'elle un jour qu'elle étoit dans la chambre de l'Imperatrice , il y en a beaucoup ici Madame lui dit-il , en s'approchant de son

oreille , qui viennent pour faire leur cour à cette Princesse , mais il y en a d'autres je vous jure , qui poussez de plus nobles sentimens , se tiendroient mille fois plus heureux s'ils pouvoient plaire à ce qu'ils aiment.

Condebek n'avoit pas pris garde en lui parlant que son mari n'étoit qu'à trois pas d'eux , & ce vieillard , qui outre ses méchantes qualitez , avoit encore celle d'être extrêmement jaloux , ne s'apperçut pas plutôt qu'il lui parloit , qu'il vint avec un air furieux les separer. Le respect qu'il devoit au lieu où il étoit , l'empêcha de pousser sa brutalité plus loin , mais emmenant sa femme à l'heure même il laissa Condebek , qui pretendoit s'éclaircir de sa destinée , aussi peu sçavant qu'il étoit auparavant. Il lui fut impossible de déguiser le chagrin

que cela lui fit , il parut triste
 quoi qu'il fut dans un lieu , où
 il lui étoit de conséquence de
 dissimuler , parce qu'il y a tou-
 jours là des gens qui se mêlent
 de critiquer sur la conduite
 d'autrui. Cependant un de ces
 sortes de gens ayant lû sur son
 visage , d'où procedoit sa tristesse
 en fit une gorge chaude dans une
 maison , où étoit justement la per-
 sonne qui avoit écrit la Lettre
 Condebek.

Il ne lui fit point du tout la
 Cour en faisant cela , au con-
 traire il ne lui auroit fait guere
 plus de mal quand il lui auroit
 donné un coup de poignard dans
 le cœur , mais cette Dame qui
 étoit plus dissimulée , que n'é-
 toit Condebek ayant eu assez de
 force sur son esprit pour n'en
 rien faire connoître , elle tira
 adroitement de cet homme , tout
 ce qu'il savoit , ou ce qu'il cro-

voit savoir des affaires de Condebek , puis se retira sans faire semblant de rien. Toutes ses pensées la porterent d'abord à la vengeance , & quoi qu'elle ne peut accuser Condebek d'infidélité sans lui faire injustice , puis que bien loin de sçavoir que ce fut elle qui lui eut écrit , il ne la connoissoit pas seulement , elle ne laissa pas de le traiter pour tel dans son esprit , jusques à rechercher par quel moyen elle en pourroit prendre une pleine vengeance. Et cette pensée ne l'auroit point abandonnée sans une circonstance qui lui fit prendre d'autres mesures pour son contentement.

Elle apprit que le mari de cette Dame qu'on luy avoit dit être en intrigue avec Condebek , encore plus jaloux que tout ce qu'on s'en peut imaginer ; ne s'étoit pas

contenté seulement de lui faire de
 grands reproches , mais qu'il luy
 avoit encore deffendu de sortir de
 la maison ; qu'il luy avoit donné
 même un de ses neveux pour le
 garder à vûë , avec ordre d'en ré-
 pondre sous peine de son indigna-
 tion. Toutes ces circonstances lui
 fit bâtir un dessein que l'amour
 lui inspira , & ce fut d'écrire à
 l'heure même à Condebek , com-
 me si effectivement elle eut été la
 Dame maltraitée. Voici les paro-
 les qui composerent sa Lettre , &
 elle la lui fit tenir par la même
 personne qui lui avoit porté la
 premiere.

Lettre de l'inconnüe à Con-
 debek.

SI je ne vous aimois pas avec
 passion , je serois inconsolable
 du mauvais traitement que je re-
 çois de mon mari pour l'amour de

re di vous ; mais de quoi se soucie-t-on
 il lu quand on se flatte que celui pour
 tir di qui l'on souffre y prend quelque
 onni part. Dites-moi, me trompe-je,
 ur li quand je pense cela de vous, &
 nre quoi que vous ne m'ayeZ dit qu'une
 gna parole, vôtre dessein n'a-t-il pas
 es lu été de mettre mon esprit en repos
 noui là-dessus. Mais non je vais un
 ire à peu trop vite, & quand même
 om ç'auroit été vôtre dessein, je sens
 té la bien qu'il n'a pas encore fait tout
 aro l'effet que vous pourriez attendre:
 , & si j'en étois pleinement persuadée
 ème malgré tous les gardes qu'on me
 é la donne je trouverois le secret de
 vous voir & de vous entretenir,
 mais le moyen à une femme, de
 on- faire toujours des avances, & me
 le conseilleriez-vous vous-même,
 si vous en voulez parler franche-
 ves ment.

Condebek se trouva charmé à
 cette Lettre qu'il avoit ouverte

avec precipitation , & se croyant obligé d'y faire réponse , quand même l'amour ne le lui auroit pas conseillé , il mit la main à la plume , & pria la personne qui l'a lui avoit apportée de rendre sa sienne à la Dame qui luy avoit écrit. Elle étoit conçûë en ces termes.

Lettre de Condebek à Madame la Comtesse de . . .

Les avances ne sont pas faites pour des personnes comme vous , & puis qu'il est impossible de vous voir sans vous aimer , il y auroit long-tems que je vous aurois dit que je me meurs pour vous, si ce n'est que vous êtes faite d'une manière qu'on n'a pas moins de respect pour vous que d'amour. C'est à cela que vous devez imputer mon silence ; mais enfin vous vites bien que j'étois resolu à le

rompre , quand Monsieur vôtre
 mari nous vint separer. Qu'il est
 heureux de posseder une si belle
 femme , mais qu'il est malheureux
 en même-tems de ne pas connoître
 son bonheur. Vous m'apprenez de
 lui des brutalitez qui me despes-
 rent , & qui le devoient faire
 mourir de confusion , defaites vous
 de lui à quelque prix que ce soit ,
 & de vos gardes , & je vous vais
 trouver en quelque endroit que ce
 soit. C'est là où je pretends vous
 faire voir mieux que dans une
 lettre combien je suis amoureux.
 Trouvez bon Madame que je ne
 vous en dise pas davantage , mes
 paroles vous donneroient méchante
 opinion de moi ; je n'en scaurois
 avoir dans la bouche que de tres
 communes , & cependant ce que je
 sens pour vous est si particulier ,
 qu'il ne scauroit s'exprimer par
 des témoignages si foibles , & qui
 seroient communs à toute la terre ,

si l'on vouloit vous dire la même chose que j'ay à vous dire presentement.

Cette Lettre , quoi qu'elle n'eût pas été fort au goût de la Dame , qui voyoit par là qu'elle avoit une rivale aimée , le fut néanmoins extrêmement parce qu'elle s'accordoit au dessein qu'elle meditoit dans son ame. Elle y fit une réponse toujours sous le même nom , par laquelle elle promettoit à Condebek qu'elle se defferoit de son jaloux & de ses gardes , & qu'elle ne feindroit point de lui donner un rendez-vous , puis qu'elle reconnoissoit à son procedé qu'il étoit digne qu'on fit quelque chose pour lui.

Tant de facilité auroit donné quelque chose à penser à un autre qu'à Condebek , où du moins auroit diminué plus de

la moitié du prix de sa bonne fortune. En effet une conquête aussi aisée, doit faire craindre extrêmement qu'elle ne soit commune à beaucoup d'autres, mais pour luy, attribuant tout à son mérite qu'il croyoit capable de faire faire beaucoup de chemin à une Dame, il n'eut que l'impatience de voir arriver ce moment qu'elle lui promettoit. Comme cela dependoit uniquement de celle qui lui écrivoit ainsi avec tant de liberté, ce moment vint bien-tôt, & elle lui donna rendez-vous dans un appartement du Palais des favorites entre huit & neuf heures du soir. Il étoit trop amoureux & trop galant pour y manquer; il y fut donc tout seul & sans flambeau, comme il lui étoit recommandé dans une Lettre, & ayant trouvé à l'entrée la Dame qui l'attendoit en bonne devotion, il ne put

reconnoître le change qu'elle
 lui donnoit , à cause du deffaut
 de lumiere. Cependant sa fo
 étoit si grande , qu'il la prit
 aisément pour l'épouse du vieil
 lard jaloux , il lui fit des caresses à
 proportion de la prévention où
 il étoit pour elle , & le silence
 qu'elle lui recommanda à son
 arrivée ne contribua pas peu à
 la fraude. Il la trouva parfaite-
 ment bien faite , nonobstant qu'il
 ne la voyoit pas , & après avoir
 demeuré une heure & demie avec
 elle , il lui demanda un nouveau
 rendez-vous , pour lui faire voir
 que la possession n'avoit rien dimi-
 nué de son amour.

Elle ne lui refusa pas ce con-
 tentement , & ils se virent plu-
 sieurs fois dans le même endroit ,
 & toujours avec des précautions
 de la part de la Dame qui la
 sauverent de la confusion où
 elle se seroit trouvée si elle avoit
 été

été reconnuë. Cependant com-
 me ils ne se pouvoient voir que
 par intervalle , & que l'amour de
 Condebek étoit si violent qu'il
 ne s'appaisoit point par ces en-
 treveuës , il chercha à voir la
 Dame dont il étoit véritable-
 ment amoureux dans les en-
 droits où son mari la laissoit en-
 core aller ; & comme elle étoit
 de la Cour de l'Imperatrice , il la
 voyoit quelque fois chez cette
 Princesse , mais n'osoit lui parler
 de peur qu'il n'y eut quelqu'un
 pour observer ses actions.

La Dame du mari jaloux ne le
 haïssoit pas dans le fonds mais
 comme sa vertu lui servoit de
 rampart contre les attaques que
 son cœur lui pouvoit livrer , c'é-
 toit si rarement qu'elle jettoit les
 yeux sur lui , qu'il en étoit tout
 scandalisé. Il lui sembloit que
 s'il y avoit des tems où il étoit de
 la prudence de faire la prude , il

y en avoit d'autres où cela n'étoit nullement nécessaire. Il se retiroit donc quelquefois si mal content qu'on eut dit qu'il faisoit resolution de ne la plus aimer. L'inconnüe s'étant aperçû du charin de Condebek , & croyant l'avoir broüillé avec sa rivale , s'aplaudit du commencement de sa vengeance , & suspendit les rendez-vous.

Deux ou trois mois se passerent parmi ces intrigues pendant lesquels le mary vint à mourir. Comme il lui avoit fait de grands avantages par son contract de mariage , elle eut avec la reputation qui ne lui pouvoit manquer d'une des plus jolies femmes de la Cour , celle d'une des plus riches veuves de tout l'Empire. Deux qualitez si éminentes grossirent encore le nombre de ses soupirans , parmi lesquels il y en eut plusieurs qui

fongerent au mariage. Condebek qui étoit delicat sur le chapitre d'une femme , & qui croyoit , & non pas sans raison , que quand elles font une grace à un homme , elles la font souvent à plusieurs , ne voulut pas tâter de la qualité de mari , mais il se mit en devoir de lui en chercher un au plutôt , de peur que ce ne fut un pretexte à cette Dame de lui refuser les mêmes graces qu'il croyoit en avoir reçues. Il la vit donc , & lui en fit la proposition assez cavalierement , croyant être en droit de prendre de certaines libertez qu'il fondoit sur ce qui s'étoit passé. Mais la Dame à qui ce procedé sembloit nouveau , comme en effet il le devoit paroître ne sachant rien de la tromperie que la Dame inconnue luy avoit fait, le traita encore plus cavalierement , lui demandant

si c'étoit là ce qu'il avoit appris en France , & sur quoi étoit fondée sa réputation.

Quelques femmes de qualité qui survinrent à l'heure même , empêchèrent qu'il n'y eût quelque éclaircissement. Cependant elle donna ordre que quand il viendroit chez elle , on lui dit à la porte qu'elle étoit fortie , & le même compliment luy ayant été fait quatre ou cinq fois , il commença à se douter de quelque chose , & à en être tout scandalisé , il lui sembla que pour une femme qui avoit donné tant de prise sur elle , elle devoit garder plus de mesures. & cette opinion s'étant encore augmentée en deux ou trois jours de temps , il résolut de lui écrire , puis si elle n'en usoit pas bien après cela , de la sacrifier à son ressentiment.

Cette leçon qu'il avoit appri-

se en France , & qui ne s'y pratique que trop contre l'honnêteté qu'un homme doit néanmoins toujours avoir pour une femme , quand même elle auroit eu quelque foiblesse pour lui , lui semblant toujours le moyen le plus propre pour se venger , il la mit enfin en pratique après avoir été encore une fois chez elle inutilement pour la voir. La Dame fut fort surprise de son stile , mais comme elle avoit du jugement , elle ne voulut pas lui faire une réponse comme sa Lettre le méritoit. Elle crut qu'il falloit qu'il se fut passé quelque chose pour l'obliger à en user de la sorte , & comme elle ne le pouvoit deviner , elle le pria de la venir voir pour s'en éclaircir avec lui. Condebek crut à ce radoucissement , que sa Lettre avoit fait effet , & plus rempli que jamais de bonne opinion de soi-même. Cela est

étrange Madame, lui dit-il, quoi qu'il vous obligiez à en user comme cela avec vous, des gens qui n'en avoient aucune envie.

Ce ton qui ne pouvoit gueres être plus hautain, ayant confirmé cette Dame dans la pensée que je viens de dire, elle ne s'amusa point à le rendre plus quant par une réponse hors de saison, mais en venant tout d'un coup au fait, elle voulut sçavoir sur quoi il appuyoit ses pretentions. Condebek crut en même-tems que la qualité de veuve qu'elle avoit acquise, lui donnant pensée pour un second mariage, elle étoit bien-aise de nier tout ce qu'il croyoit s'être passé entr'eux, pour se remarier sur le pied d'une vestale; & comme cela n'étoit pas de son gout, il ne fit point de façon de lui reprocher les rendez-vous qu'il avoit eus avec elle, ajoutant

qu'après une faveur comme celle-
là, & si souvent réitérée, il étoit
de la dernière ingratitude à elle de
faire semblant d'en avoir perdu le
souvenir.

Il est aisé de juger de la surpri-
se de la Dame à une déclaration
si peu attenduë, elle le traita
d'abord d'imposteur, & de sce-
lerat; mais venant à conside-
rer en suite que son emporte-
ment n'accommoderoit pas ses
affaires, elle se radoucit pour
lui demander quelques circon-
stances, par où elle esperoit
trouver matière à sa justifica-
tion. Condebek qui se croyoit
dans la bonne foi, lui dit tout
ce qui s'étoit passé, mais d'une
manière à lui faire connoître
qu'il n'étoit pas homme à pren-
dre le change. Je vous ai veuë
Madame ajouta-t-il d'aussi
près que j'ai voulu, c'est pour-
que si vous voulez que j'en use

bien , je ne vous conseille pas
de me vouloir faire passer davan
tage pour duppe.

Une si grande prevention d
côté de Condebek , & une
grande innocence de celui de la
Dame , ayant laissé peu de jour
un accommodement , ils se sepa
rerent fort mal satisfaits l'un d
l'autre. Pour lui suivant les
mesures qu'il avoit prises , il
commença à publier l'ingrati
tude de la Dame ; & pour prou
ver qu'il avoit raison de se
plaindre , il montra les Lettres
qu'il croyoit en avoir reçues
& qu'il n'avoit pas voulu lui
faire voir de peur qu'elle ne le
lui arrachât. Tous ceux qui
connoissoient son écriture par
lerent en sa faveur , & dirent
à Condebek qu'assurément elle
ne venoit point d'elle , mais
soit qu'il crut qu'elle se fut servie
de la main d'une autre , ou

qu'elle eut deguisé son caractere , il n'en eut pas plus de retenuë.

Cela fit que plusieurs qui songeoient au mariage de cette Dame prirent le parti de se retirer , mais cela augmenta le nombre de ceux qui avoient d'autres visées. Il y eut parmi ceux-ci un amant de profession , & dont le métier étoit de courre de ruelle en ruelle pour attraper quelque bonne fortune , il n'étoit pas moins brave que galant , c'est pourquoi pour faire quelque chose qui le put mettre bien tout d'un coup auprès de sa maîtresse , il fut trouver Condebek & lui dit que son procedé lui revenoit si peu , qu'il vouloit se couper la gorge avec lui. Condebek qui avoit du courage aussi-bien que lui , ne parut point embarrassé à ses menaces , il lui dit que ce seroit quand il

voudroit , mais qu'auparavant
il vouloit lui justifier par de
bonnes preuves que ce n'étoit
pas la médifance qui le faisoit
parler de la sorte. Au reste
comme les meilleures preuves
qu'il croyoit avoir étoient les
Lettres dont j'ay parlé , il les
fut chercher & les montra à ce
lui qui le deffoit. Celui-ci
jeta les yeux dessus comme par
nonchalance seulement , mais
quand il en eut remarqué le ca-
ractere il les regarda plus fixe-
ment. En effet , elles étoient
d'une personne qui le touchoit
d'assez près pour y prendre part
mais il ne jugea pas à propos
d'en rien faire connoître , c'est
pourquoi continuant toujours
sur le même ton. Je vois bien
lui dit-il que voilà des Lettres ,
mais je vois bien aussi qu'elles
sont supposées. Le seul parti
donc qu'il y a à prendre pour

vous , est de me les remettre entre les mains , nôtre querelle se trouvera vuidée par là , sans que personne sçache quel en a été le commencement & la fin.

Condebek croyant qu'il iroit de son honneur que les choses se passassent de la sorte , n'en voulut pas tomber d'accord. Ils se trouverent donc au rendez-vous dont ils étoient convenus ensemble , mais le sort des armes ayant été contraire à Condebek , il y recut un grand coup d'épée , & l'autre pour prix de sa victoire l'obligea de lui rendre les Lettres. Il s'en fut à sa maîtresse avec les marques de son triomphe , & après avoir exagéré l'impatience qu'il avoit eue de la venger , il luy dit qu'elle n'imposoit pas silence seulement par là à son ennemi , mais encore qu'il y avoit une circonstance

qui servoit à la justifier entiere-
ment. Elle fut curieuse de sçavoir
quelle elle étoit , d'autant plus
que quoi qu'elle ne put nier l'obli-
gation qu'elle avoit à ce Gentil-
homme , elle ne se croyoit pas en-
core en droit d'être tout à fait
contente.

Cette demande embarrassâ
celui-ci , & il pria la Dame de
le dispenser de lui en dire davan-
tage , mais son refus ne servant
qu'à lui attirer de nouvelles im-
portunités. C'est avec bien du
regret , Madame , lui dit-il ,
que je me trouve obligé de vous
refuser , mais quand vous sçau-
rez que la personne qui a écrit
ces Lettres me touche d'assez
près pour avoir soin de sa re-
putation , il me semble que
cette excuse vous paroîtra assez
legitime. En effet , elle ne le
pouvoit être gueres davantage.
Cependant la Dame qui outre

la curiosité qui est naturelle à celles de son sexe avoit ses raisons pour ne pas demeurer en si beau chemin , lui demanda quels sentimens il avoit pour elle , & s'ils ne pouvoient l'obliger à la considerer plus que personne.

Cette demande l'embarraffa lui qui n'avoit pas encore bien songé de quelle nature étoit l'amitié qu'il avoit pour elle. Mais étant pressé tout de nouveau de répondre ; sa justification qu'il trouvoit toute visible lui fit naître des sentimens proportionnez au merite de cette Dame , c'est pourquoi sans hesiter plus long-tems , je suis ravi Madame , lui dit-il , que vous m'avez fait rentrer dans mon devoir lors que j'étois tout prêt à m'en écarter. Il est vrai que je vous dois plus qu'à personne , principalement si

Elle ne lui donna pas le temps de poursuivre davantage , & l'ayant assuré d'une reconnoissance conforme au service qu'il lui rendoit , il lui avoua que les Lettres en question étoient de la Comtesse de Passendorf sa sœur. La Dame non contente de cela , voulut les avoir encore entre ses mains , pour se disculper envers ceux que Condebek avoit prevenus à son desavantage ; ainsi tout l'éclat de cette intrigue retomba sur la Comtesse de Passendorf qui étoit l'inconnüe , qui ne le pardonna jamais à son frere , qui en fut un peu blâmé dans le monde. Cependant il y en eut d'autres qui l'excusèrent voyant qu'il s'attachoit à la Dame qu'il avoit pris soin de justifier , & que c'étoit apparemment pour en faire sa femme.

Condebek sans entrer dans tout ce détail étant toujours resté

éperdument amoureux de cette Dame , & même l'étant encore devenu davantage par la connoissance de sa vertu , fit tout son possible pour se remettre bien avec elle , mais quelque inclination qu'elle eut pour lui naturellement , elle se trouva si irritée de son procédé , qu'elle ne voulut jamais en entendre parler. On trouva qu'il n'avoit que ce qu'il meritoit , & la reputation qu'il avoit rapportée de France se trouva un peu fletrie par là. Sa maîtresse épousa cependant son rival , & il a encore le chagrin à l'heure qu'il est de la voir entre ses bras. Voilà comment se termina cette aventure , & celle de son compagnon de voyage fut encore plus extraordinaire , & plus tragique.

Ayant reçu la Lettre dont j'ay fait mention ci-dessus , il

n'y eut point de Dame qu'il n'entreprit pour peu de rapport qu'elle eut avec celle qui lui avoit fait elle-même son portrait, & cela lui donna plusieurs bonnes fortunes, ce qui le fit appeller le Taureau Bannal de la Cour. Enfin ses belles qualitez pour les Dames se repandirent si bien par tout, qu'il reçeut force Billets amoureux, à quoi pour ne se pas montrer ingrat, il épuisa si bien toutes ses forces qu'il devint n'y plus n'y moins qu'un paralytique, quoi qu'il ne passa pas encore vingt quatre ans. Ce fut en ce tems-là que l'Empereur pour couper cours à tous ces desordres, chassa non seulement toutes les Espagnoles qui l'avoient ainsi aidé à le mettre sur les dens, mais qu'il fit encore un reglement pour les filles & les femmes de sa Maison, dont

plusieurs avoient été trouvées dans des lieux obscurs seules avec des hommes. La maladie du Comte de Lanspenberg ayant donné quelque relâche à toutes ces intrigues plutôt que l'ordonnance de l'Empereur, un Medecin étranger entreprit de le guerir, ce que ne pouvoient faire ceux d'Allemagne qui le traitoient depuis quatre mois entiers. Il lui fit un bain de petit lait qu'il renouvelloit journellement, & l'y ayant fait entrer un mois de suite, il lui ôta cette grande chaleur qui rongeoit ses entrailles, & qui l'auroient envoyé infailliblement dans le tombeau : il lui deffendit cependant le commerce des femmes, du moins jusques à un entier rétablissement, mais à mesure que ses forces lui revenoient, toutes celles qu'il avoit veuës ayant conspiré de le remettre au même état,

dont il ne faisoit que de sortir ,
 en reçeut quantité de Billets au
 quels il lui fut impossible de satis-
 faire à tous , à cause de la foible-
 se où il étoit encore.

Cependant la plûpart des Da-
 mes mal satisfaites de ce que l'Em-
 pereur tâchoit de borner ain-
 leurs plaisirs , conspirerent contre
 lui s'il en faut croire le bruit
 commun , de sorte qu'on leur im-
 pute ce parricide execrable , qu'
 l'on tenta sur sa personne , qui fi-
 de l'empoisonner avec une che-
 mise. Les Espagnoles qui ne s'é-
 étoient pas encore allées eurent
 bruit que cela venoit d'elles , &
 cela servit encore à hâter leur dé-
 part, mais il en resta assez d'autre
 de même inclination pour pren-
 dre leur place , & dans trois moi-
 de tems l'on en conta quinze de
 grosses dans la Maison de l'Impé-
 ratrice , lesquelles n'avoient point
 de mari.

Le Comte de Lanspenberg qui étoit toujours sur la litiere enrageoit de bon cœur de n'avoir point de part dans toutes ces intrigues qui lui sembloient dignes de sa reputation. Il s'en prenoit à son Medecin , comme s'il eut été de l'humeur de ces Charlattans qui entretiennent une playe tant qu'ils veulent , quand ils croient qu'on les payera à proportion du temps qu'ils ont employé à la guerir. Mais le Medecin ne faisoit que se moquer de lui , lui disant que c'étoit lui-même qui avoit retardé sa guerison par sa méchante conduite. Il en étoit en ces termes quand la Dame qui lui avoit écrit le premier Billet dont nous avons parlé , lui en écrivit un autre qui étoit conçu en ces termes.

Lettre d'une inconnuë au
Comte de Lanspenberg.

IL y a bien des Dames qui soupirent après vôtre guerison, mais pour moi je vous avouë que je l'apprehende autant & plus que vôtre mort. Quand vous serez mort vous ne m'offenserez plus, & quand vous serez gueri j'aurai tous les jours quelque nouveau sujet de vous vouloir du mal. Vous continuerez dans vos debauches, & j'aurai le déplaisir de savoir qu'un homme que j'aime tout seul aime non seulement toutes celles qui lui semblent jolies, mais encore toutes celles qui ont le nom de femmes. I'en ai conté jusques à dix-neuf qu'on dit qui vous ont passé par les mains en une seule semaine, que l'excez de debauches & devoit-on vous regarder après cela? je ne m'en puis empêcher

cependant , je vous aime toujours
 nonobstant vôtre desordre , mais
 ne croyez pas néanmoins que je
 sois si aveugle, que de m'abandon-
 ner à vous , tant que je vous ver-
 rai dans ce dereglement. Devenez
 donc sage si vous voulez que je me
 fasse connoître , je merite bien
 qu'on fasse quelque chose pour moi,
 à quoi j'adjouterai qu'il n'y a
 qu'une seule chose à redire au por-
 trait que je vous ai envoyé de ma
 personne : c'est que la copie n'a-
 proche pas de la beauté de l'ori-
 ginal.

Ce billet luy ayant causé de
 nouvelles impatiences , il fit
 tout son possible pour se lever.
 Enfin à force de vouloir guerir
 il se porta mieux en apparence ,
 & il ne fut pas plutôt debout
 qu'il se mit à chercher celle qui
 n'avoit pas voulu être connue
 jusques là , mais dont il esperoit

que la rigueur ne devoit pas être
 éternelle , selon le dernier Billet
 qu'il en avoit reçu. Le jour de sa
 vie qu'il avoit de la connoître
 qu'il s'abstint pendant quelques
 tems de ses vieilles habitudes
 & il fit sonner haut sa retraite
 afin que le bruit en vint jusqu'à
 à elle. Ce procédé qu'on trouva
 fort extraordinaire en lui , principa-
 lement après la vie qu'il
 avoit menée , ne produisit pas
 seulement l'effet qu'il en atten-
 doit , mais lui redonna encore
 une santé parfaite : il recommen-
 ça à avoir le teint de lis & de
 de roses , mais à mesure qu'on
 le voyoit si bien revenir , les Docteurs
 mes lui livrerent de nouveaux
 combats , & un jour qu'il étoit
 dans la chambre de l'Imperatrice
 ce , on lui mit quatre Billets
 rendez - vous dans ses poches
 qu'il trouva quand il fut chez
 lui. Il fut à tous quatre l'après-
 vé-
 site
 char-
 épu-
 d'ex-
 pas
 Dan-
 C
 lui c
 lisse
 de la
 lui
 vige
 qu'i
 jour
 de
 vifit
 étoit
 fait
 lui
 Le
 lieu
 eut
 fem

après l'autre , mais ayant réservé par malheur sa dernière visite pour l'objet qui étoit le plus charmant , il se trouva si bien épuisé qu'il se vit obligé de payer d'excuse , monnoye qui n'est pas toujours de mise parmi les Dames.

Celle-ci qui avoit le gout bon lui demanda la raison de sa paralysie , & elle le pressa tellement de la lui dire qu'il fut obligé de lui avouër que son manque de vigueur ne provenoit que de ce qu'il avoit été trop vigoureux ce jour là. Elle se trouva touchée de n'avoir pas eu sa première visite , & de l'humeur dont elle étoit il étoit à croire qu'elle eut fait tout son possible pour ne lui rien laisser pour les autres. Le procédé qu'elle tint , donne lieu du moins de juger qu'elle en eut usé de la sorte ; car faisant semblant de ne le pas croire

quoi que dans le fonds de son ame elle ne le crut que trop, elle lui dit que s'il croyoit s'échaper par là il pouvoit bien se tromper : qu'elle en croiroit tout ce qu'il lui plairoit, à moins qu'il ne consentit à la desabuser après quelques jours de repos.

La Dame étoit un morceau si friand, que le Comte ne demandoit pas mieux qu'elle le mit à l'épreuve, ainsi ayant été le premier à s'offrir à demeurer chez elle, ou en quelque autre endroit qu'elle voudroit, jusques à ce qu'il fut en état de lui rendre service, elle le prit au mot & l'enferma dans une chambre où elle eut soin elle même de lui porter à manger. Le soir elle lui alloit ouvrir la porte, & il alloit prendre l'air dans le jardin où il y avoit un petit bois, & où elle l'alloit trouver quand son mari étoit en de-
bauché

bauche avec ses amis , ce qui lui arriroit presque tous les jours de la vie.

Dés le second jour il lui offrit de lui donner des marques de son rétablissement , mais elle qui avoit peur qu'il ne présunât par trop de ses forces , & qu'il n'en fut de lui comme d'un reste de chandelle qui paroît briller un moment , mais qui s'éteint aussi-tôt , aima mieux se donner un peu de patience. Elle lui accorda donc encore deux jours , pendant lesquels elle lui donna toute sorte de bonne nourriture , en quoi elle ne perdit pas son tems , puisque quand elle le mit à l'essai , il lui fit voir que ce n'étoit pas pour rien qu'il avoit la reputation d'un galant homme. Elle le retint trois jours à lui faire faire un exercice si violent , & le troisième sçachant que son mari étoit en debauché ,

où il devoit apparemment passer toute la nuit , elle le fit venir dans un cabinet joignant la rue de son lit , d'où elle le tira quand tous ses gens furent retirez. Il fit là des proüesses surprenantes & qui plurent infiniment à la Dame , mais sur les quatre heures du matin ayant voulu recommencer le même jeu il s'en donna encore tant que lors qu'il étoit dans le plus fort du plaisir , il tomba dans une telle foiblesse , que la Dame crut qu'il étoit mort.

Ce fut alors qu'elle racheta bien cherement les douceurs qu'elle avoit goûtées. Elle fut chercher de l'eau de la Reine de Hongrie , de l'esprit de vin & tout ce qu'elle avoit jamais oüï dire être bon pour redonner des forces. Mais le pauvre Comte n'étoit n'y en état de se servir de ces remedes , n'y elle de les lui

donner. Elle étoit dans une telle crainte de la venuë de son mari , qu'elle ne sçavoit ce qu'elle faisoit , elle répandit la bouteille d'esprit de vin & celle de l'eau de la Reine de Hongrie dans le lit en voulant lui en faire prendre , de sorte que ce nouvel accident la surprit encore , patce que c'étoit une senteur dont on pouvoit s'appercevoir à trois chambres de là.

Il étoit bien sept heures du matin que le pauvre paralitique ne donnoit encore aucun signe de vie , & la Dame étoit sur le point de se desesperer croyant que son mari ne pouvoit pas tarder davantage à revenir. Dans cette extremité , elle fit un tour d'une femme d'esprit : elle envoya dire à trois ou quatre amis de débauche de son mari , comme si c'eut été de sa part , qu'ils eussent à l'aller trouver dans l'en-

droit où il étoit , à quoi n'ayant pas manqué , il recommença à boire sur nouveaux frais ; de sorte qu'il étoit près de midi quand il en sortit. Il avoit fallu tout ce tems là au Comte pour revenir de sa foiblesse , & il n'y avoit pas un quart d'heure qu'il commençoit à donner des signes de vie. Elle l'avoit fait sortir du lit nonobstant qu'il eut bien besoin d'y demeurer , & il étoit passé dans le cabinet , où par bonheur il y avoit un lit de repos sans quoi il étoit dangereux qu'il ne retombât au même état dont il ne faisoit que de sortir. Ce n'étoit être hors de peril qu'à moitié , car il prenoit fantaisie souvent à son mari d'entrer dans ce cabinet , & il se mettoit là à écrire à quelques femmes , sur tout quand il étoit saoul , n'étant jamais amoureux qu'en ce tems-là. En effet à peine fut-il

revenu que commençant à trouver à redire à la fenteur qui étoit répandue dans la chambre de sa femme , par l'accident que j'ai rapporté , il demanda la clef du cabinet que sa femme avoit ôtée tout exprés.

Le Comte de Lanspenberg à qui sa foiblesse n'avoit pas ôté la faculté de l'ouïe comme elle avoit fait une autre ; fut extrêmement allarmé à cette demande ; cependant la brieveté du tems ne lui permettant pas d'être long - tems à prendre son parti , il se fourra sous le matelat du lit de repos racourcissant ses jambes de peur qu'elles ne le fissent reconnoître , il mit à côté de lui ce qu'il trouva sous sa main pour rendre le lit plus uni , & attendant là sa destinée dans une frayeur plus aisée à s'imaginer qu'à décrire , il entendit que le Comte demandoit la clef à

haute voix , & que sa femme faisoit semblant qu'elle ne sçavoit ce qu'elle étoit devenuë.

Enfin il fallut que cette clef se trouvât & le mari étant entré dans le cabinet sans se douter de rien , le bonheur voulut qu'il trouvât un fauteuil pour s'asseoir qui étoit posé vis à vis un bureau où il y avoit du papier & de l'ancre , il se mit là en tête de faire quelques Lettres d'amour , mais après avoir écrit & rayé une bonne partie de ce qu'il écrivoit comme ne répondant pas à ses belles pensées , il devint amoureux d'une autre sorte , & se mit en tête de baiser sa femme , il l'appelle donc , & étant venuë dans des tranfes fort aisées à concevoir , il la voulut jeter sur le lit de repos , ce qui acheva de la rendre comme troublée.

Elle voulut le dissuader de son dessein , lui alleguant qu'il

avoit plus de besoin de repos que de prendre cette nouvelle fatigue : mais lui dont l'ordinaire étoit de ne se pas rendre à la raison , & qui au contraire plus on le contredisoit , plus paroissoit-il entêté de sa pensée , lui demanda assez brutalement depuis quand elle étoit si changée que de refuser ses offres , & se mettant en devoir de contenter sa brutalité , tout ce qu'elle pût faire fut de le vouloir attirer dans la chambre , lui disant qu'ils y seroient plus commodément. Il fut assez deraisonnable pour n'en vouloir rien faire , & pendant qu'ils disputoient ainsi , le Comte de Lanspenberg passoit son tems comme il est aisé de s'imaginer , croyant à toute heure être au dernier moment de sa vie.

Enfin il fallut que la femme

cedât au mari, & s'étant couchée
 tout de son long sur le pauvre
 Comte, toute leur esperance à
 l'un & à l'autre fut que le mari
 n'étoit pas en état de prendre
 garde à rien; en effet il étoit
 plus de moitié endormi, de
 sorte qu'il n'eût pas plutôt fait sa
 besogne qu'il se mit à ronfler
 comme s'il n'eût dormi de huit
 jours. Lanspenberg qui ne pou-
 voit pas demeurer davantage en
 l'état où il étoit sans être ou
 étouffé ou sans mourir de peur,
 fit ce qu'il pût pour se dérober
 de dessous un fardeau si pesant,
 au hazard de tout ce qui en pou-
 voit arriver, mais le mari étoit
 si endormi qu'on auroit mis
 encore le feu à la maison sans
 qu'il se fut reveillé. Ainsi le
 Comte se tira d'intrigue, &
 ayant pris congé de la Dame qui
 laissa son mari sur le lit à cuver
 son vin, il s'en retourna chez

lui ne pouvant assez songer à son
 aventure.

Il jugea à propos de prendre
 deux ou trois jours de relâche
 avant que de la revoir , n'y pas
 une autre de son espece. Mais
 comme sa destinée étoit d'être
 toujours recherché par le beau
 sexe , il reçut un troisième
 Billêt de celle dont il en avoit
 déjà reçu deux , & elle con-
 sentoit non seulement à se faire
 connoître à lui , mais encore à
 lui donner toutes les marques
 d'amour dont elle vouloit bien
 qu'il la crut éprise , & dont elle
 souhaitoit qu'il fut épris au mê-
 me degré qu'elle l'étoit. Un hom-
 me qui auroit été plus sage
 avant que d'accepter le rendez-
 vous qu'elle lui proposoit , n'au-
 roit pas manqué à consulter ses
 forces , & une maladie de com-
 mande est un secours dont on se
 peut servir en toutes sortes de

rencontres , mais lui qui avoit coutume de mesurer sa vigueur à son inclination , qui ne lui manquoit jamais lors qu'il étoit même sur les dents , n'eût garde de ne se pas trouver à ce rendez-vous , & même il y fut une heure devant celle qui lui étoit marquée , tant il avoit de peur d'y manquer.

Il est vrai que ce qu'il y vit meritoit bien que par un pressentiment secret d'une si bonne fortune , il passât par dessus toutes choses. En effet la Dame qui avoit fait un portrait assez avantageux de sa personne avoit eu raison de dire qu'il ne répondoit point à l'original , puis qu'effectivement l'original étoit la plus belle chose qui se put voir de deux yeux. Tout y étoit non seulement fait au tour , mais il faut sçavoir que l'agrément qui manque d'ordi-

naire aux plus beaux traits ,
 étoit tellement répandu dans
 cette belle personne , que de
 quelque côté qu'on vint à la
 considerer elle étoit seure d'une
 entiere victoire. Aussi elle avoit
 fait les desirs de toute la Cour ,
 comme elle lui avoit bien scû
 dire dans sa premiere Lettre ;
 mais elle n'y paroissoit plus de-
 puis quelque tems parce que son
 mari , dont le merite étoit beau-
 coup au dessous du sien , cro-
 yoit que pour éviter la malheu-
 reuse influence dont il étoit
 menacé , il n'y avoit rien tel que
 de se dérober du grand monde ;
 ainsi il la tenoit enfermée la plû-
 part du tems dans un Château à
 cinq lieuës de Vienne , mais un
 procez les ayant attirez l'un &
 l'autre dans cette ville , la Da-
 me qui n'avoit jamais trop aimé
 son mari , mais qui l'aimoit enco-
 re moins depuis qu'il temoignoit

se deffier de sa vertu , ayant vu
Lanspenberg , elle avoit crû que
si elle avoit à faire une faute , il
valoit mieux la faire avec un
homme de son merite qu'avec un
qui n'ayant rien que de fort me-
diocre , ne seroit pas capable de
l'excuser.

La seule chose qu'elle y avoit
trouvée à redire étoit cette co-
quetterie qui le rendoit l'aman-
bannal de toutes les Dames.
C'étoit pour cela qu'elle avoit
été si long-tems à se determiner
mais enfin s'étant flattée que
quand il auroit les bonnes graces
d'une personne de son merite
il pourroit revenir de cette hu-
meur qui le portoit au change-
ment , elle avoit franchi le pas
quoiqu'à dire vrai ce fut beau-
coup se promettre que d'entre-
prendre de mettre sur le bon
pied un homme de son tempera-
ment.

Lanspenberg

Lanspenberg la trouva beaucoup plus charmante que tout ce qu'il s'étoit imaginé , quoi que ce soit le propre de l'imagination de porter les choses toujours au de là de la verité. Il se sentit même pour elle quelque chose qu'il ne s'étoit jamais senti pour personne , de sorte qu'ayant autant d'admiration pour elle que d'amour , il conserva tant de respect dans ses plus grands emportemens , que ce furent encore de nouvelles chaînes pour le cœur de la Dame.

Cette entrevûe se passa avec une satisfaction inconcevable de part & d'autre , & comme les esprits agissoient de la part de Lanspenberg , il fit ce qu'il n'avoit jamais fait avec personne quoi qu'il n'y eut que vingt quatre heures qu'il étoit à la mort. Il crut même n'avoir

rien fait parce que cela ne lui donna aucune peine , & dans une pleine confiance de ses forces il demanda un nouveau rendez-vous. La Dame à qui il avoit beaucoup plû par son emportement , & qui n'étoit pas d'une autre humeur que toutes celles de son sexe , qui croient qu'il n'y a point d'épreuve plus assurée pour répondre de l'amitié d'un homme , que l'exces des folies qu'il fait avec elles , n'eût garde de lui refuser sa demande. Ils se virent donc une seconde fois , & ce fut encore avec tant de contentement qu'ils ne purent se contenter de cette entrevûë , une troisiéme succeda à celle-ci , une quatriéme à celle-là , & enfin ils prirent tant de goût au métier qu'en quinze jours de temps Lanspenberg n'eût qu'un jour de relâche , encore ne le demanda-t-il pas. Sans

une affaire que la Dame eût , il
 auroit voulu que ce jour là eut
 ressemblé aux autres , mais lors
 qu'il croyoit être au comble de
 tous plaisirs , & elle pareille-
 ment , il leur arriva le plus fu-
 neste accident qui fût jamais.
 Dans le moment qu'ils se te-
 noient embrassez le plus étroit-
 tement l'un à l'autre , je me-
 meurs lui dit Lanspenberg , &
 elle croyant que c'étoit d'amour ,
 je te ressusciterai bien lui dit-
 elle pour mourir encore un mil-
 lion de fois entre mes bras ,
 mais elle fut toute surprise de
 voir qu'il n'avoit plus aucun
 mouvement , & que véritable-
 ment il paroïssoit mort , elle
 le voulut rechauffer par ses
 baisers & ses embrassemens ,
 mais elle ne fut pas long-temps
 à reconnoître que tous ses efforts
 seroient vains, & qu'il étoit mort
 effectivement de la mort du

monde la plus douce , mais non pas de la plus heureuse. Elle se deguerprit de ses bras dans une affliction qu'on ne sçauroit représenter , & ne sachant quel ordre donner pour que cette aventure fût ensevelie dans le silence , elle promit quatre cent ducats à une femme qui leur avoit prêté sa maison pour leurs rendez-vous , si elle lui vouloit aider à cacher cette affaire. Une somme si considerable fit ouvrir les oreilles à cette femme , mais ayant peur qu'elle ne se moquât d'elle quand la chose seroit faite , elle lui demanda l'argent d'avance , après quoi elle promit de travailler.

La Dame n'en avoit point par malheur n'y dans sa poche n'y dans sa maison , & comme elle avoit affaire à un mari fort bizarre , il sçavoit seulement ce qu'il luy devoit donner pour

son entretien , & pour ses menus plaisirs , & tenoit le reste enfermé sous la clef. Dans une extremité si pressante , elle fit de necessité vertu , elle lui offrit son collier qui valoit bien deux mille écus , resoluë de faire accroire à son mari , qu'on le lui auroit volé. La femme lui dit qu'il falloit voir s'il étoit bon , & la Dame l'ôtant de son col sans faire d'autre reflexion que celle qu'elle devoit se tirer de ce mauvais pas à quelque prix que ce fut , le lui donna , & l'autre le fut porter chez un orfèvre qui lui en offrit huit cent ducats.

Celle - ci étant ainsi seure de son fait , dit à cette Dame de ne se point embarrasser , & qu'elle n'avoit qu'à s'en retourner chez elle. Cependant elle fut acheter quantité de chaux , & l'ayant préparée dans un trou au coin de son jardin , elle y

jetta le corps de Lanspenberg
 assistée par son mari , ainsi ayant
 été consumé par là , la Dame se
 crut à couvert de ce qu'elle
 apprehendoit davantage. Il ne
 lui resta qu'un cruel souvenir
 de la perte de son amant , &
 quelque inquietude touchant
 son collier , craignant que son
 mari ne fût pas traitable sur
 l'article , mais il sembla que la
 fortune après l'avoir traitée si
 cruellement lui vouloit donner
 un peu de relâche , car il vint à
 Vienne un homme qui avoit le
 secret de ces faux colliers que
 les Lapidaires mêmes ne sçau-
 roient discerner s'ils sont vrais
 ou faux , & qui font voir que
 l'art est capable d'imiter la na-
 ture. Elle en acheta donc un tout
 pareil à celui qu'elle avoit donné,
 & pour le rendre plus ressem-
 blant elle les confronta l'un avec
 l'autre.

Le Mari qui n'avoit pas pris garde autrement que sa femme avoit été quelques jours sans en porter, eut encore moins de lieu de soupçonner quelque chose quand il lui en vit un si conforme au sien. Cependant on commença à s'étonner dans le monde de ce qu'on ne voyoit plus Lanspenberg, & quinze jours ou trois semaines s'étant passées sans qu'on en entendit seulement parler; ses parens, & les autres gens qui y prenoient part commencerent à entrer en inquietudé; ils firent donc plusieurs perquisitions de lui, jusques à offrir de l'argent à ceux qui en pouroient dire des nouvelles. Mais n'en ayant point eu n'y d'une façon n'y d'autre, on crut qu'il falloit que quelque mari l'eût fait assassiner pour ses galanteries.

Ce bruit fut si commun à la

ville & à la Cour qu'on y adjointa la même foi que si la chose eût été bien averée , on ne fut plus en peine que de sçavoir qui avoit fait le coup , & par malheur le soupçon tomba sur le mari de cette Dame dont on s'étoit aperçû de quelques rendez - vous avec lui. La medifance qui regne avec tant de liberté dans ces sortes d'endroits , fit que chacun se donna la licence d'en parler comme bon lui sembloit , & il se trouva pour surcroit de malheur un ami assez indiscret pour dire à ce mari de quoi il étoit soupçonné. Il lui cacha néanmoins qu'on parloit mal de sa femme , mais comme après un aveu de cette nature , il lui étoit aisé d'en tirer les conséquences pour peu qu'il eût de jugement , il apprit des choses qu'il ne sçavoit pas , & qu'il se feroit bien passé de sçavoir :

plus sa femme lui étoit chere,
plus sa jalousie fut grande. Il
commença à la regarder comme
une infidele, & toute charman-
te qu'elle étoit il trouvoit qu'elle
étoit plutôt digne d'indignation
que d'amour.

Comme il étoit tourmenté de
cette pensée il fit ce qu'il pût
pour s'arracher aux cruelles re-
flexions qu'elle lui faisoit fai-
re. Il chercha dans la com-
pagnie de ses amis une conso-
lation qu'il ne trouvoit nulle
part, mais comme la fortune
qui commençoit à le persecu-
ter ne lui avoit pas déclaré la
guerre pour en demeurer là, el-
le acheva de l'accabler par l'en-
droit du monde le plus sensible.
Un jour qu'il étoit avec eux
quelqu'un proposa de jouer, &
s'étant mis de la partie, le mal-
heur lui en voulut tellement
qu'il perdit deux mille ducats.

N'ayant pas tout cet argent chez lui, & le fallant payer néanmoins le lendemain, il crût que le collier de sa femme lui seroit d'un grand secours. Il le prit donc sur sa toilette sans lui en rien dire, & l'ayant porté chez un joüaillier il le pria de luy prêter quinze cent écus dessus. Le joüaillier qui avoit encore l'idée toute remplie des faux colliers que l'homme dont j'ay parlé ci-dessus avoit distribué à Vienne, examina celui-ci de près, & après l'avoir tourné, & retourné, & l'avoir mis dans la balance contre un bon de même grosseur, il lui dit qu'il ne croyoit pas qu'il fut bon; mais que pour en être encore plus assuré il l'alloit montrer à un de ses amis qui s'y connoissoit encore mieux que lui.

Ce discours surprit ce gentilhomme à un point qu'il voulut aller luy-même avec

joiaillier chez cet ami dont il
 lui parloit , mais il eut lieu de
 l'être bien davantage quand ce-
 lui - cy l'assura que son collier
 ne valoit rien , & qu'on l'avoit
 trompé si on lui avoit dit qu'il
 étoit bon. Comme c'étoit lui
 qui en avoit fait present à sa
 femme , il fut chercher celui qui
 le lui avoit vendu pour le lui fai-
 re reconnoître , mais le mar-
 chand lui dit pour toute réponse ,
 qu'il se moquoit de lui s'il vou-
 loit lui faire accroire que ce fut
 là le collier qu'il lui avoit ven-
 du. Il s'en revint chez lui dans
 le chagrin que chacun peut pen-
 ser , non que la perte de deux
 mille écus l'étonnât , mais par-
 ce qu'il se mit en tête à l'heure
 même que sa femme en auroit
 fait present à quelque amant ne-
 cessiteux.

Plein de ce soupçon , la pre-
 miere chose qu'il lui dit en la

voyant , fut qu'il vouloit scavoit
 ce qu'elle avoit fait de son collier,
 & qu'elle ne le crut pas si duppe
 que de prendre un mensonge
 pour la verité. La Dame qui
 étoit encore au lit , & bien élo-
 gnée de prévoir un si fâcheux
 compliment en demeura toute
 surprise , & sa contenance aug-
 mentant encore le soupçon qu'il
 avoit contr'elle , il acheva de l'ac-
 cabler par un emportement tout
 extraordinaire , & par des ju-
 remens tout à fait exécrables.
 Le silence de la Dame qui con-
 tinuoit toujours achevant de le
 rendre furieux , c' enest trop Ma-
 dame lui dit-il , & puisque
 vous ne prenez pas soin seule-
 ment de me desabuser de mon
 deshonneur , je veux bien que
 vous scachiez que vôtre vie n'est
 plus en seureté avec moi , je me
 vengerai dans vôtre sang , & c'est
 le moins que puisse faire un hom-
 me

me à qui l'on vole tout ce qu'il a de plus cher.

Une certaine posture qu'il fit comme d'un homme qui auroit voulu mettre l'épée à la main, ayant fait croire à cette Dame qu'il alloit effectivement la tuer, elle se jeta à ses pieds & lui demanda si pour avoir perdu son collier c'étoit à dire qu'elle lui fut infidèle, qu'elle ne deguisoit pas qu'on le lui avoit pris, & que le connoissant d'une humeur facile à s'emporter, elle avoit cru bien faire d'en avoir un autre jusques à ce qu'elle trouvât l'occasion de lui dire le vol qui lui avoit été fait.

Le mari qui avoit un sentiment trop assuré de son malheur, ne crut pas se devoir payer de cette deffaite, il l'interrogea sur mille circonstances où elle n'étoit point préparée, & l'ayant veu changer de couleur plusieurs

fois, & varier dans son discours, comme ont accoutumé de faire ceux qui ne disent pas vrai, il ne fut retardé d'en prendre vengeance à l'heure même que dans le desir de la pouvoir convaincre avec plus de sûreté. Il n'y oublia rien, il fit recherche de ses habitudes, & de tous les endroits où elle avoit été depuis quelque tems, mais quelque soin qu'il prit, il couroit risque d'en demeurer toujours dans le soupçon, sans une malheureuse circonstance qui arriva.

La femme à qui elle avoit donné le collier ayant besoin d'argent, le porta justement chez celui qui l'avoit vendu à son mari, & comme il n'y avoit que 3. ou 4. jours que ce pauvre infortuné lui avoit fait entendre son mal, il le retint & l'envoya chercher pour voir ce qu'il avoit à faire. Il vint avec une extrême diligen-

ce , & menaçant d'abord cette femme de la faire pendre , elle se crut si bien perduë , qu'elle se jetta à ses pieds pour implorer sa miséricorde. Elle lui dit qu'elle n'avoit point volé le collier, mais qu'il lui avoit été donné par sa femme , pour les services qu'elle lui avoit rendus , il fallut sca- voir quels services c'étoit , & cette femme en ayant trop dit pour pouvoir se taire, & d'ailleurs croyant à tous momens qu'on l'alloit mener au gibet , elle avoïa tout ce que nous avons dit cy-dessus.

La rage de ce mari fut égale à l'affront qu'il apprenoit ; mais pour assurer sa vengeance il ne voulut pas faire d'éclat davantage , se resolvant même d'employer le poison comme une voye plus assurée que toutes celles à quoi il pouvoit recourir. Son silence & sa retenue , qui

étoient entierement contraires à son humeur , donnerent de grands soupçons à sa femme, & le bonheur ayant voulu qu'elle parlât à celle qui l'avoit denoncée, elle comprit bien ce qui lui arriveroit à moins que d'y mettre ordre de bonne heure. Pour cet effet sans attendre un moment davantage elle fut trouver ses parens , & leur ayant fait de grandes plaintes de son mari qu'elle faisoit passer pour bizarre & pour jaloux mal à propos, elle se jetta dans un Couvent après s'être assurée de leur protection. Il fut bien fâché de voir que la vengeance lui échappoit par là , mais se consolant en quelque façon d'être toujours deffait d'une femme infidele , il a recherché dans les plaisirs de la guerre, ce qu'il n'avoit pu trouver dans les bras de la plus belle femme de toute l'Allemagne.

Quoi que le malheur de cette Dame , & la perte de la reputation de l'autre fussent un exemple suffisant pour retenir celles , qui comme elles , avoient envie de faire l'amour , leur penchant néanmoins l'emporta sur toutes les reflexions qu'ils purent faire. Mais il n'y en eut point qui fit plus parler d'elle que la Comtesse de Blaquendoiff , soit qu'à la verité il y en eut plus de sujet ou que s'étant mariée à un âge fort tendre à une personne qui en avoit près de quatre fois autant , on se mit en tête qu'elle n'y avoit pu donner les mains , que dans la veüe de lui faire infidelité. Ses manieres qui étoient fort libres , la grande compagnie qu'elle voyoit , le tête à tête qu'elle avoit avec les hommes , sous pretexte de jeu & mille autres choses semblables qui seroient trop longues à rapporter

donnerent encore matiere d'en
 parler davantage. Enfin les pa-
 rens & les amis de son ma-
 ri fâchez qu'il servit ainsi d'en-
 tretien à toute la Cour, le
 furent trouver de concert, &
 après quelques preparacions pour
 lui faire comprendre qu'ils n'y
 entendoient point de mal, ils
 luy remontrèrent, qu'occupé
 comme il étoit aux affaires
 d'Etat, il lui étoit impossible de
 scavoir tout ce qui se passoit
 dans sa maison, qu'on y joiioit
 depuis le matin jusques au soir
 & quelque fois pendant toute la
 nuit, que lors qu'il croyoit que
 sa femme étoit couchée, elle fai-
 soit souvent quelque partie de
 masques, ou de quelque autre
 divertissement, qu'il devoit
 scavoir ses affaires mieux que
 personne, mais qu'à la depense
 excessive qu'elle faisoit il étoit
 impossible qu'elle n'abimât sa

maison , qu'ils scavoient de
 bonne part qu'elle devoit plus
 de cinquante mille écus à des
 marchands ; qu'une somme si
 considerable n'étoit rien à la ve-
 rité pour lui , mais que nean-
 moins comme elle pouvoit être
 mieux employée, ils ne croyoient
 pas qu'il en dut être content :
 qu'au reste ils ne luy pouvoient
 celer qu'outre le prejudice qu'en
 recevoit sa maison , cela lui don-
 noit méchante reputation dans
 le monde ; que comme il ma-
 nioit les affaires de l'Empereur
 on s'imaginoit qu'il faisoit les
 siennes au lieu de faire celles de
 son maître : qu'il falloit couper
 cours à tout cela en l'assujettissant
 à ne faire qu'une depense mode-
 rée : qu'il pouvoit s'y prendre
 doucement pour ne pas cabrer son
 esprit qui étant altier de lui mé-
 me, étoit capable de s'effaroucher
 de peu de chose.

Le Comte de Blaquendoiff qui étoit un homme d'un caractère d'esprit tout particulier, écouta cette longue harangue avec un froid à glacer ceux qui la lui faisoient, s'ils ne l'eussent pas connu ; mais la reponse qu'il leur fit fut encore plus extraordinaire ; il leur demanda s'ils scavoient pourquoi il avoit épousé sa femme, à quoi ayant répondu qu'ils s'imaginoient que c'étoit pour en avoir un heritier, lui qui avoit de si grands biens qu'il étoit un des plus riches Seigneurs de tout l'Empire. Vous l'avez dit Messieurs leur répondit-il, mais vous n'en dites encore qu'une partie, c'est adjouta-t-il pour lui laisser faire tout ce qu'il lui plaira, si bien qu'elle peut aller au bal, jöier, danser, manger, dormir & faire encore autre chose sans que j'y trouve à redire.

Ils se retirèrent bien surpris d'une reponse si cruë , & qui repondoit si peu à leur zele , & la plûpart le traitant d'impertinent , d'écervellé & de vieux réveur ; ils lui souhaitterent des cornes à foison , puis qu'il ne croyoit pas encore en avoir assez. Il y en eut un même qui ne croyant pas être assez vengé s'il ne contribuoit lui-même à lui donner toute sorte de sujet de mécontentement , fit savoir sous main à la Comtesse combien son mari étoit indulgent , lui conseillant de lui en faire bien avaler , puisqu'il étoit de cette humeur. La Comtesse jugea par là qu'elle avoit des ennemis , & comme elle étoit habile , elle crut qu'il ne falloit pas abuser de tant de facilité. C'est pourquoy au lieu de se tenir toute glorieuse de sa decouverte , elle parut la meilleure femme du

monde envers son mari , qui pour recompense de sa complaisance lui fit present de cinquante mille écus pour payer ses dettes.

Cela fut sù en même tems dans le monde, ce qui donna matiere aux ennemis de ce Comte de l'accuser de malversation dans sa charge. La conduite de sa femme aida encore beaucoup à lui donner méchante reputation ; car au lieu de payer ses dettes comme il lui avoit dit, elle employa une partie de cet argent à avoir des bijoux dont elle avoit déjà un grand nombre, & garda l'autre pour jouër. Les Marchands qui s'attendoient à en être payez , voyant l'usage qu'elle en avoit fait ne le trouverent point bon du tout : il lui porterent leurs parties tout en colere, & la persecuterent tellement, qu'elle leur donna pour payement

de grosses paroles. Ils s'adresserent à son mari voyant qu'elle en usoit si mal ; & lui croyant de bonne foi qu'elle eut executé ce qu'il lui avoit dit , la reprimanda de maniere qu'il jura qu'à l'avenir elle n'auroit pas lieu de se mocquer ainsi de lui. Il lui dit de regler sa depense dorſen-avant : qu'il lui donneroit deux mille pistolles par année , mais que pour un sou davantage elle ne s'y devoit pas attendre ; cependant qu'elle pouvoit vendre ses bijoux pour payer ses dettes ou faire resoudre ses créanciers à ne rien avoir.

La division s'étant ainsi jetée dans leurs esprits , la Comtesse ne le voulut plus souffrir quand il voulut s'approcher d'elle ; mais pour ne le pas aliéner davantage , elle rompit tout commerce avec les amans & le jeu , & fit semblant de devenir

devote. Le mari qui n'étoit pas duppe , vit bien que cette devotion tendoit à lui arracher encore cinquante mille écus , mais comme tout riche qu'il étoit , une telle somme ne laisse pas d'incommoder , sur tout quand il la faut tirer souvent , il ne fit pas semblant d'y prendre garde , de peur d'en venir à un éclaircissement qui fut prejudiciable à sa bourse.

Cependant comme il y a de certains momens où les maris deviennent tout aussi amoureux de leurs femmes que les amans de leurs maîtresses , il arriva qu'en beuvant & mangeant avec elle , elle lui donna des tentations auxquelles il lui fut impossible de résister , il lui donna donc quelques attaques de fois à autre comme pour se rapatrier ; mais elle qui vouloit qu'il parlât François auparavant

ne fit pas semblant de rien entendre , & enfin il fut obligé de lui demander si elle n'étoit pas d'humeur à lui accorder ce qu'une femme devoit à son mari. Il lui fut force de répondre à une demande si positive. Cependant tout ce qu'elle lui dit ne fut que reproches , lui demandant si de la maniere qu'il en usoit avec elle , elle étoit obligée d'avoir de la complaisance pour lui. Ses besoins naturels firent qu'il entra en justification bien qu'il fut plus en droit qu'elle de faire des plaintes. Il tâcha de lui faire comprendre les conséquences qu'on tiroit à la Cour , de la trop grande dépense qu'elle faisoit. Enfin le resultat fut qu'il lui donneroit mille écus chaque fois qu'il coucheroit avec elle , sans que cela diminuât en rien sa pension.

Ce marché là n'eut pas été

trop mauvais avec un homme dont les besoins eussent été plus frequens , mais comme elle le connoissoit facile à contenter sur l'article ; elle en vouloit avoir deux mille , puis se retrancha à quinze cent , & enfin après avoir bien disputé l'un & l'autre , elle fut obligée de se contenter de ses offres. Elle gagna quatre mille écus en deux mois à ce marché là , & ce qui est d'extraordinaire c'est qu'elle devint grosse , elle qui ne l'étoit point devenuë depuis son mariage. Son mari qui desiroit passionnément d'avoir des enfans , fut ravi quand il fut assuré de la chose. Cependant avec toute la joye qu'il pouvoit avoir il ne parla point de payer ses dettes , ce qui ne lui plaisant nullement , elle fit de nouvelles importunités , mais dont il scût encore se deffendre.

Six ou sept mois s'étant écoulés sans qu'elle eut fait grand profit avec lui , comme elle se vit sur la fin de son terme , & qu'elle se trouvoit extrêmement persecutée par ses creanciers , elle s'avisa de lui faire un tour d'adresse par lequel elle se procura enfin le contentement qu'elle desiroit. Elle contrefit la malade , se mit au lit & disant qu'elle avoit une grosse fièvre elle fit appeller les Medecins. Les Medecins venus ils lui tâtent le poux , & comme celui d'une femme prête d'accoucher n'est jamais tranquile , ils tomberent d'accord de sa maladie , & en firent rapport à son mari , qui les paya grassement de leur ignorance. Cette maladie de commande ayant duré tout autant qu'elle voulut , elle fit appeller son mari 3. ou 4. jours après , & comme elle pleuroit quand elle

vouloit , elle lui dit le visage tout baigné de larmes qu'elle n'avoit plus que peu de jours à vivre avec lui ; qu'elle avoit eu une vision sur le matin étant bien éveillée , d'un homme venerable par ses cheveux blancs & par sa bonne mine , lequel l'avoit avertie de se preparer à la mort ; qu'elle mourroit huit jours après ses couches , mais qu'elle auroit la consolation de lui laisser un fils.

Le Comte qui n'étoit pas autrement visionnaire , quoi que ce soit assez la coutume d'un vieillard de l'être , quand il a une jeune femme , luy dit qu'elle dormoit assurément , lors qu'elle avoit cru voir ce qu'elle lui disoit ; mais elle n'en voulant rien rabatre , luy assura qu'il ne verroit que trop tôt l'effet de cette prediction , ajoutant que puis qu'il n'y avoit pas moyen

d'aller contre la volonté de Dieu ,
 il falloit bien s'y résoudre , mais
 que s'il vouloit cependant qu'elle
 mourut contente , elle le supplioit
 que d'abord qu'elle auroit les
 yeux fermez , il satisfit ses crea-
 nciers.

Le Comte ne lui voulut pas
 refuser ce contentement , & ne
 sçachant que croire de cette men-
 terie qu'elle affirmoit comme
 une verité , il se resolut d'atten-
 dre du temps l'éclaircissement
 d'une chose si obscure pour lui.
 Au reste ce temps ne pouvoit
 plus gueres tarder à venir , elle
 étoit à terme , mais plus ce ter-
 me approchoit plus elle contre-
 faisoit la dolente & l'affligée ,
 prenant congé de toutes les
 Dames qui la venoient voir ,
 comme si elle n'eut plus eu effe-
 ctivement que huit jours à vivre.
 Enfin les douleurs de l'enfante-
 ment étant venuës elle accou-

cha d'un gros garçon , dont elle ne fut pas plutôt délivrée, qu'elle envoya dire à son mari qu'il voyoit déjà le commencement de la predi-
 tion , & que quand le reste seroit accompli, elle le sommoit de lui tenir sa parole. L'assurance qu'elle avoit à soutenir ainsi sa menterie jusques au bout , acheva de rendre encore le Comte plus incertain: il la vint voir dans son appartement , & tâcha de lui faire comprendre qu'étant accouchée avec tant de bonheur , c'étoit à tort qu'elle se mettoit quelque chose de funeste dans la tête. Mais elle qui alloit toujours à ses fins ne lui répondit autre chose que ce qu'elle avoit fait autrefois , & le faisant encore ressouvenir de ses créanciers , elle le toucha tellement que sans attendre davantage l'effet de la predi-
 tion , il les envoya querir à

l'heure même , & les satisfit en sa
presence.

Cependant les huit jours
s'étant passez sans qu'il arriva
rien de ce qu'elle avoit prédit,
le Comte vit bien qu'il étoit at-
trapé , il s'en consola nean-
moins par la joye qu'il avoit d'a-
voir un fils ; mais on disoit dans
le monde qu'il n'étoit pas à lui ;
ce qui l'auroit bien mortifié s'il
fut venu à le sçavoir. Sa fem-
me étant relevée de couche s'en
fit accroire plus que jamais ; elle
eut des habits beaucoup plus
magnifiques que l'Imperatrice ,
& les marchands qui sçavoient
combien l'argent lui coutoit
peu , lui apportoit tout ce
qu'ils avoient de nouveau avant
que de le faire voir à cette Prin-
cesse. L'Imperatrice en témoi-
gna du ressentiment , & cela
ayant obligé les marchands à en-
tuser avec plus de circonspection

avec elle , il y en eut un qui lui porta une riche étoffe , mais dont le prix l'effraya tellement qu'elle aimoit mieux s'en passer, que de l'acheter si cher. Le marchand voyant qu'elle n'en vouloit point , la fit voir à la Comtesse , & le marché en étant bien-tôt fait , l'hâbit fut prêt pour le lendemain , & elle le porta au lever de cette Princesse.

L'Imperatrice crut que c'étoit pour la morguer , elle qui ne pouvoit ignorer qu'elle n'en avoit point voulu à cause du prix. Elle s'en plaignit à l'Empereur , & il en parla à son mari ; mais en des termes qui lui firent voir qu'il n'étoit point du tout content de sa conduite. Il lui dit que c'étoit à lui, à lui apprendre à vivre si elle ne le sçavoit , mais qu'il voyoit bien qu'il contribuoit lui-même à son desor-

dre. Une si rude reprimande fit que le Comte en fit une à son tour à sa femme. Mais au lieu de prendre les choses du bon côté , elle lui dit qu'il étoit bien-aîsé de couvrir sa jalousie d'un pretexte aussi specieux qu'étoit celui là , qu'elle voudroit pour le croire avoir caution comment l'Empereur luy en avoit parlé, qu'il n'étoit pas croyable qu'un Prince se mêlat d'une chose comme celle-là , ou bien que c'étoit donc un Prince fort mediocre , ce qu'elle ne vouloit pas croire de lui de peur de lui faire tort.

Le Comte avoit bien pour elle les foibleesses qu'un vieillard a accoutumé d'avoir pour une jeune femme. Cependant comme elles étoient balancées par l'interêt de sa fortune , à quoi il trouvoit que cela portoit préjudice , il se chagrina de sa re-

ponse , & lui en fit une autre qui n'étoit gueres plus obligante , ils en vinrent ainsi de paroles à autres à se dire des sottises. Le Comte luy reprocha qu'elle étoit bien heureuse de l'avoir trouvé pour luy faire faire tant de depense , elle qui n'avoit rien devant que d'être sa femme , & elle lui dit que c'étoit bien là de quoi la consoler , elle qui auroit pû esperer un mari de son âge , & dont elle auroit eu de la satisfaction , au lieu qu'avec lui elle étoit toujours parmi les infirmitéz , & les autres incommoditez de la vieillesse.

Ces paroles , qui furent suivies de beaucoup d'autres de même stile , outrerent les choses à un point , qu'ils furent quinze jours sans se parler , & même sans se voir , chacun se faisoit apporter à manger dans

son appartement , & ils ne s'in-
formoient pas seulement des
nouvelles l'un de l'autre. La
Comtesse qui ne goûtoit jamais
de son mari par ragoût trouva
cette vie fort agreable , elle
qui en avoit d'autres où elle
étoit fort sensible : elle vit ses
galans pendant ce tems-là , mais
comme il est difficile , quelque
soin qu'on prenne de les accor-
der , qu'il n'y en ait quelqu'un ,
quand le nombre en est grand ,
dont la delicatesse ne souffre
point de compagnon , il arriva
qu'un cadet qui n'avoit que la
cape & l'épée , mais dont le me-
rite étoit grand pour les Dames ,
ne put souffrir qu'on lui associât
tant de rivaux. Il s'en plaignit
à la Dame, mais en des termes un
peu fâcheux , & elle , qui ne le
vouloit point perdre , donna con-
gé à tous les autres jusques à nou-
vel ordre.

Mais devant que de passer plus avant, il n'est pas hors de propos de dire comment ce galant étoit parvenu à l'honneur de ses bonnes graces, par où l'on jugera si la Dame étoit de bon goût ou non. Il avoit été Page de son mari, & pendant qu'il portoit les trouffes, il étoit devenu amoureux d'une Demoiselle qu'elle avoit, jolie au possible, & qu'elle laissoit souvent au logis à cause de cela, parce qu'elle la defaisoit entièrement quand elle la menoit avec elle. Le Page n'avoit pas manqué de lui conter ses raisons pendant qu'il en avoit ainsi tant de commodité, elles lui avoient paru si belles & si bonnes, qu'elle s'y étoit renduë sous promesse de mariage. Ils avoient donc été quelque tems à gouter tous les plaisirs que l'amour donne à deux amans qui s'aiment tendrement,

ment , & qui ne se refusent rien ; mais enfin comme ces sortes de plaisirs sont sujets à bien des traverses , il arriva qu'elle devint grosse , ce qui leur donna matiere de se repentir.

Elle cacha son malheur tout autant qu'il lui fut possible , mais le tems ayant mis à bout toutes les ruses qu'elle pouvoit employer , la Comtesse s'apperçût de la chose , & fit beau bruit selon l'ordinaire de toutes les femmes de son humeur , qui veulent qu'il n'y ait qu'elles qui se divertissent. Mais après l'avoir reprimendée à un point que la pauvre Demoiselle ne sçavoit où se fourer pour cacher sa confusion , elle voulut se cha-
 toïiller du recit de ses amours , & lui fit tout conter d'un bout à l'autre. La Demoiselle qui étoit ingénue au de là de l'imagina-
 tion , la satisfit à l'heure même ;

mais quand ce vint aux doux embrassemens de son ami , elle pretendoit glisser cela legèrement. Quand la Dame dont l'intention étoit tout autre , en voulut sçavoir le nombre , & s'ils s'étoient suivis de fort près. Quoi que cela augmenta encore sa confusion il falut néanmoins la satisfaire ; elle lui apprit donc que le Page étoit un homme admirable sur l'article , & que s'il ne surpassoit pas le grand Roy d'Ethiopie , dont la reputation a été si grande à Paris , il étoit seur du moins qu'il l'égaloit.

Pendant ce récit les yeux de la Comtesse s'enflammoient d'une ardeur si vive , qu'il étoit aisé de voir qu'il ne lui étoit pas desagréable , aussi pour faire en sorte qu'il ne finit pas si-tôt ; elle fit semblant de douter de ce qu'elle lui disoit , afin d'avoir

le plaisir de s'entendre dire la même chose une seconde fois. Enfin s'étant enflammée par là à un point , qu'il est impossible de représenter ; elle dit à la pauvre Demoiselle que c'étoit une effrontée , & qu'elle ne se présentât jamais devant ses yeux. Luy ayant ainsi donné son congé , elle envoya querir le Page , & l'observant depuis les pieds jusques à la tête pour voir s'il promettoit de si grandes choses , elle lui trouva tant de marques avantageuses , qu'elle resolut d'éprouver à l'heure même par sa propre expérience , si tout ce qu'elle pensoit de luy étoit véritable. Mais il auroit fallu qu'elle n'eut pas eu affaire à un Page , c'est-à-dire , à un jeune homme sans expérience & sans jugement , en effet celui - cy n'entendant pas ce qu'elle lui vouloit dire , demeura dans un sot respect , & y

persistant toujours , nonobstant qu'elle luy fit assez entendre qu'il avoit des parties en luy qui étoient plus dignes d'une femme de qualité que d'une simple Demoiselle , il alluma tellement sa coiere par la pensée qu'elle eut que c'étoit par mépris qu'il avoit l'esprit si bouché , qu'elle le menaça sans façon de le faire rendre eunuque s'il avoit jamais aucun commerce avec la Demoiselle.

Cependant elle fut chassée impitoyablement , mais bien loin que sa disgrâce s'étendit sur le Page , elle l'accabla de bienfaits. Cela devoit apparemment luy faire entendre ce qu'elle vouloit dire , mais soit qu'il n'eût pas encore assez de monde pour comprendre ainsi à demi mot , ou que la passion qu'il se sentoit encore pour la Demoiselle lui fit fermer les yeux à tout le reste ,

il reçût tout cela en veritable
fot , de maniere que la Comtesse
auroit été capable de se refroi-
dir pour lui , si ce qu'elle en
avoit appris n'eût entretenu un
feu en elle qui la consumoit jour
& nuit. Enfin n'y pouvant
plus resister , elle prit le parti de
luy demander un rendez - vous
par une lettre sous un nom sup-
posé , & comme elle craignoit
que ne la connoissant point , il
ne fit assez le difficile pour lui re-
fuser cette entrevüe , elle accom-
pagna sa lettre d'un offre de deux
cent ducats , avec quelques refle-
xions qui étoient encore capables
de surmonter sa cruauté. Voici
en un mot ce que la Lettre con-
tenoit.

Lettre de la Comtesse de
Blaquendorff au Page.

CE n'est gueres l'ordinaire d'un Page de refuser une belle Dame qui se veut donner à luy, je pourrois donc esperer si je le voulois, d'être aimée de vous but à but; mais seroit-ce vous aimer mon cher que de ne vous pas faire part de mon bien, moi qui veux bien vous faire part de tout le reste, venez donc me trouver dans ce moment à l'endroit où vous amenera celui qui vous rendra ce billet, je vous attends avec une bourse de deux cens ducats, c'est peu de chose en comparaison de ce que je veux faire pour vous, & de ce qui est en mon pouvoir, ne songez donc qu'à vous rendre digne de mes bienfaits, ce qui ne vous sera pas bien difficile si vous vous rendez digne de mon amour.

Quoy qu'il ne faille être que Page pour être entièrement charmé d'une declaration si amoureuse, celui-cy se trouva d'assez bon sens pour faire encore reflexion sur le reste du contenu du billet. Les deux cent ducats le charmerent bien autant que la beauté pretendüe de la Dame; aussi pour ne point perdre une occasion comme celle-là, il partit à l'heure même avec son Messager d'amour sans se donner le tems seulement de changer d'habit, ce qui neanmoins auroit paru plus convenable pour se trouver à une expedition comme celle-là. La Dame l'attendoit dans une maison qui avoit été témoin de bien d'autres rendez-vous, tant de sa part que de celle des autres Dames de la Cour. C'est pourquoi elle avoit un peu méchante reputation, aussi n'y venoit-on jamais

qu'incognito, mais à cela près on y avoit toutes ses commoditez ; de beaux appartemens ; des gens pour vous servir qui entendoient fort bien leur métier ; à manger délicatement si l'on en vouloit ; beaux fruits ; beaux jardins , & par dessus tout cela grand secret ; en sorte que tout ce qu'on disoit de cette maison étoit plutôt par soupçon qu'autrement.

La Dame qui ne vouloit pas se faire connoître pour cette première fois , s'étoit mise dans un appartement dont elle avoit fait fermer toutes les fenêtres ; les rideaux étoient encore tirez par dessus , & de peur qu'il ne vint quelque clarté par la cheminée , on avoit eu le soin de la bien boucher. Cependant pour plus grande précaution , elle attendoit son galant dans le lit dont les rideaux à ban-

des de velours , & de tapissèrie relevée d'or , doublez d'une grosse étoffe or & argent , n'auroient pas permis à aucun rayon du soleil d'y penetrer , quand bien même il n'y auroit eu aucune fenêtrée fermée. Le galant étant venu , fut introduit jusques à la ruelle du lit par la maîtresse de la maison qui en avoit bien fait d'autres en sa vie , & l'ayant laissé là après luy avoir donné une robe de chambre , il tâta dans le lit , & y ayant trouvé la Comtesse , elle lui presenta d'abord les deux cent ducats pour le mieux animer au combat.

Il ne s'amusa point à les refuser , comme auroit pû faire quelque autre , qui auroit voulu paroître plus honnête ; ce qui n'auroit servi aussi bien qu'à faire perdre le tems que la Comtesse étoit bien aise d'employer

plus utilement , & les ayant mis dans sa poche il se deshabilla aussi vîte que s'il eût été fort amoureux. La Comtesse le reçut fort amoureusement entre ses bras , & elle étoit si pressée de ses necessitez , que sans s'arrêter aux complimens qu'il luy faisoit sur son bonheur , elle chercha à se contenter à l'heure même. Comme il n'étoit pas homme à manquer au besoin , cela fut fait dans un instant , après quoy ils eurent envie de se reposer , mais comme ils commençoient à s'endormir, le Comte de Blaquendorff qui avoit une jeune maîtresse , & qui venoit de tems en tems , luy donner quelque leçon dans cette maison , entra dans cet appartement au lieu d'entrer dans celuy qui luy étoit préparé , & comme il vouloit voir clair à ce qu'il faisoit , il commença à tirer les rideaux de la fenêtré , & à

ouvrir un volet. Le bruit qu'il fit réveilla nos amans qui commençoient à s'assoupir , & le Page ayant jetté les yeux sur celle qu'il venoit d'embrasser si tendrement fut fort surpris de reconnoître sa maîtresse. Elle se cacha dans le lit de confusion , & elle y demeura ainsi cachée par un autre motif qui l'embarraffa bien davantage. Ce fut que le Comte son mari commençant à appeller quelqu'un à haute voix , elle crut , qu'elle étoit découverte , & qu'il alloit dans un moment expier par sa mort l'affront qu'elle luy faisoit.

Le Page ne fut pas moins étourdi qu'elle , il se crut perdu absolument , & ayant apporté un pistolet avec lui , il s'en saisit résolu de disputer sa vie jusques au dernier soupir. Le bruit qu'il fit en se remuant obligea le Comte à tourner la tête du côté

du lit , où il n'avoit pas encore jetté les yeux , & voyant un habit de ses couleurs , il fut touché d'une autre surprise que celle qui abbattoit nos amans. Il fut curieux de sçavoir qui ainsi de ses domestiques avoit une si bonne fortune, & pour se contenter il s'en fut à la ruelle du lit & tira le rideau. Le Page avoit bien formé comme j'ay dit la resolution de se deffendre : Cependant le pistolet luy étoit tombé des mains de frayeur , & voyant son Maître si près de lui, ce fut encore toute autre chose. Il paya neanmoins de presence d'esprit, & demeurant dans le respect, il luy dit qu'il ne croyoit pas qu'il voulut , malgré la personne avec qui il étoit , sçavoir qu'elle étoit sa bonne fortune : que c'étoit une grace qu'il lui demandoit, & pour laquelle il n'auroit pas moins de reconnoissance que pour la bonne éducation qu'il avoit reçûë chez lui.

Le

Le Comte qui étoit honnête avec toutes les Dames , luy dit qu'il n'étoit venu là que par hazard & sans dessein de luy faire aucune violence , non plus qu'à la personne dont il parloit , qu'il voyoit bien de la maniere qu'elle demuroit cachée , la peine que luy apportoit sa présence , c'est pourquoy il se retiroit à l'heure même ; il se retira en effet tout aussi-tôt , ce qui calma en quelque façon l'inquietude de ces deux amans qui étoit au point qu'il est aisé de se représenter. Ils ne songerent plus à rire après cela , & tout leur soin fut de sortir de cette maison sans être reconnus. Comme cela étoit difficile , sans le secours de leur introductrice qui les pouvoit avertir quand le Comte seroit enfermé avec sa belle , ils y eurent recours. Ainsi en ayant tant de besoin ils ne voulurent

pas luy chercher querelle ny parler seulement de l'apprehension qu'elle leur avoit donnée , en le laissant ainsi entrer si imprudemment. Mais cette femme leur en fit excuse d'elle-même, & leur dit que comme il venoit souvent chez elle , elle n'auroit jamais crû qu'il se fut mépris si grossièrement, luy qui avoit un appartement qui luy étoit comme affecté , & où il venoit assez souvent quoi qu'elle ne crut pas que ce fut toujours pour y faire du mal , attendu qu'il étoit d'un âge à n'avoir pas de si grands besoins.

Cette affaire s'étant passée de la sorte , la Dame sortit sans être reconnüe de personne , & le Page l'ayant suivie un moment après , ils se parlerent au logis sans qu'il fut besoin davantage de tant de mystere , puisqu'ils se connoissoient bien l'un l'autre. Elle luy fit promettre qu'il ne re-

verroit plus la Demoiselle qui avoit de si bons gages de son amour , & elle s'engagea d'en avoir soin , comme aussi de son enfant quand elle seroit accouchée. Cependant ne se tenant pas assurée entierement sur sa promesse , elle fit sortir la Demoiselle de la ville, & ne luy voulut accorder sa protection qu'à ce prix-là.

Comme le mari ne se doutoit aucunement de leur commerce , ils s'en donnerent à cœur joye , sans que pendant quelque tems elle songea à luy donner aucun rival. Mais enfin les femmes n'étant pas d'une autre humeur que les hommes , qui trouvent dans le changement des charmes où ils ne peuvent resister ; elle se laissa aller à un Officier qui seroit dans les troupes, & à qui elle fit part aussi de sa bourse pour recompense des soins qu'il luy don-

soit. Elle conduisit ses affaires si
 finement, que le Page ne s'en seroit
 jamais douté sans l'imprudence,
 qui est le partage de certains
 hommes. Celuy ci voyoit le Pa-
 ge qui avoit quitté les trouffes
 depuis un an ; & qui faisoit une
 si grande depense que cela don-
 noit à penser à tous ceux qui sça-
 voient qu'il n'avoit pas de bien
 de chez lui. Chacun luy tâtoit
 le poux là-dessus , & tâchoit de
 découvrir d'où luy venoit une si
 bonne fortune. Mais il avoit la
 prudence de ne rien dire de ses
 affaires , & il en éloignoit même
 si bien la connoissance , que plu-
 sieurs croyoient que sa ressource
 venoit tout d'un autre endroit.
 L'Officier qui n'en étoit pas de
 même lâchoit quelquefois des
 paroles qui luy pouvoient don-
 ner du soupçon. Mais enfin il
 n'y avoit pas tant de fond à faire
 sur elle , qu'il osât en declarer la

guerre à sa bienfaitrice , & bien loin de lui en parler seulement, il se contentoit de peser toutes choses pour ne pas paroître jaloux mal à propos.

Ils jouïoient cependant quelque fois ensemble & se trouvoient dans toutes les bonnes compagnies , où ils faisoient bonne figure. L'Officier jouïoit même un jeu épouvantable , de sorte qu'il perdit quinze cent ducats en une heure de tems. Le Page , que je nommeray toujours ainsi, quoy que j'aye dit qu'il avoit quitté les trousses , crut qu'il avoit besoin de consolation & d'amis après une telle perte. Il luy offrit donc l'argent qu'il avoit , en même temps qu'il tâchoit de luy faire comprendre que le jeu étant journalier aussi bien que les armes , on regagnoit demain ce qu'on avoit perdu aujourd'huy , mais luy qui faisoit

d'autant plus l'esprit fort que la Comtesse ne l'abandonnoit jamais au besoin , luy dit que ce n'étoit là qu'une bagatelle , & que quoy qu'il n'eût point d'argent presentement pour s'acquitter de cette dette , il n'étoit point en peine d'en trouver. Ce discours parut une pure rodomontade au Page , neanmoins ne voulant rien témoigner de ce qu'il en pensoit , il attendit à en juger mieux quand il verroit de la maniere qu'il sortiroit de cette affaire. Mais l'Officier le vint trouver le lendemain avec une bourse où il y avoit mille ducats , & un collier de perles qui en valoit bien trois mille , luy disant qu'il avoit reçu l'un & l'autre d'une Dame , qui n'ayant pas assez d'argent pour luy donner , luy envoyoit du moins de quoy en faire , afin qu'il n'eût pas à rougir.

Le Page fut interdit à cette vûë , ne pouvant méconnoître d'où luy venoit ce present , & le reconnoissant à la bourse qu'il luy avoit donnée luy-même. Le Collier d'ailleurs ne luy étoit pas inconnu pour l'avoir vû plusieurs fois à son cou , ainsi plein de ressentiment & de depit, il eut toutes les peines du monde à dissimuler. Cependant se faisant toute sorte de violence pour en venir à bout , il gagna tant sur luy que de luy dire qu'il étoit bien heureux d'avoir de telles ressources , & que c'étoit une marque de son merite. Il luy offrit cependant de luy faire trouver de l'argent sur son collier ; puis qu'il ne vouloit pas se servir du sien , & l'Officier l'ayant pris au mot il le luy donna pour comble d'imprudence , & en même tems la bourse pour luy envoyer l'argent dedans.

Le Page étant nanti de deux choses si convainquantes contre la Comtesse , la fût trouver à l'heure même , & pour luy insulter davantage il luy demanda comment elle gouvernoit l'Officier , & s'il y avoit long-tems qu'elle n'avoit eu de ses nouvelles. La Dame fit mine de se fâcher à cette demande , comme s'il luy eût fait beaucoup de tort , mais luy continuant de luy parler du même sang froid : il est vrai Madame luy dit-il que j'ay tort , & après toutes les bontez que vous avez pour moy, le moyen de croire que vous fussiez capable d'en avoir autant pour un autre. N'est-ce pas vous qui m'avez tiré de la misere où j'étois , & qui après avoir tant fait pour moy me considerez plus que personne ?

La Dame connut bien à ce discours qu'il avoit quelque chose de fâcheux à lui dire , & ne sça-

chant pour ainsi dire que lui ré-
pondre , elle se consultoit pour
sçavoir si elle prendroit le parti
de le flatter ou de luy faire que-
relle , quand luy qui voyoit son
embarras : Ah c'en est trop Ma-
dame luy dit il , & je ne sçaurois
plus tant dissimuler ; reconnoissez
vous bien cela , & ne sçavez vous
pas bien à qui vous les avez en-
voyez ? il luy montra en même
tems la bourse & le collier , &
l'ayant jettée dans une confusion
qui ne luy permit pas de luy ré-
pondre une seule parole , voyez
perfide , ajouta - t - il , le fond
qu'il y a à faire sur vôtre amitié ,
& si un autre , peut-être en seure-
té avec vous, moy qui n'y suis pas,
quoy que je me puisse vanter
qu'il n'y ait point d'homme qui
me surpasse en de certaines
choses.

Elle eut recours aux pleurs ,
voyant qu'elle étoit ainsi con-

vaincuë , & après avoir essuyé une infinité de reproches , tuez moy luy dit-elle, je le merite après l'infidélité que je vous ay faite , & bien que je me puisse excuser sur la foiblesse d'une femme, que vôtre ressentiment agisse dans toute son étenduë sans que vous ayez aucune pitié de moi. Tuez moy vous même , luy dit le Page plutôt que de m'insulter encore comme vous faites. Vous moquez vous de moy d'appeller foiblesse ce qui est un attentât de guet à pan ; un present fait hors de la presence de la personne aimée sans par consequent que l'objet émeuve les puissances. Cela seroit bon à dire à un homme qui reviendroit de l'autre monde , mais pour moy , trouvez bon que je ne sois pas d'humeur à entasser affront sur affront.

Après des paroles si moderées , il en dit d'autres qui n'étoient

pas si respectueuses. Il l'appella du nom qu'il croyoit luy convenir, après le tour qu'elle luy avoit fait, & s'étant un peu évaporé la bile par là, il fut trouver l'Officier, à qui pour donner une partie du chagrin qu'il luy faisoit souffrir, il dit qu'il avoit une méchante nouvelle à luy apprendre : qu'il avoit porté le Collier au Comte de Blaquendorff à qui il avoit coutume de s'adresser quand il luy falloit de l'argent, mais qu'il l'avoit reconnu pour être à sa femme aussi bien que la bourse, de sorte qu'il l'auroit jetté par les fenêtres s'il ne luy eût dit que c'étoit luy qui le luy avoit donné. Qu'il le faisoit chercher à l'heure qu'il luy parloit, & qu'il luy conseilloit en bon ami d'éviter sa furie. Pour luy faire mieux accroire ce qu'il luy disoit, il avoit aposté des gens du Comte avec des armes qui

vinrent heurter à la porte , & cet Officier se croyant perdu sortit par une porte de derriere , le priant de l'escorter jusques au sortir de la ville où il ne pretendoit jamais rentrer. Il en sortit effectivement à l'heure même , & il n'y est point rentré depuis sans qu'on sache ce qu'il est devenu , tant la peur a eu de pouvoir sur luy.

Le Page s'étant ainsi deffait si adroitement de son rival , fût quelque tems sans retourner chez la Dame, qui faisoit tout son possible pour retrouver l'autre à qui elle vouloit laver la tête de son imprudence , mais s'étant trop bien caché pour qu'il pût être découvert , elle commença faute d'avoir n'y l'un n'y l'autre , à faire des caresses à son mari. Le bon homme croyant que c'étoit pour luy couper la bourse, n'y répondit pas comme elle croyoit.

croyoit , ainsi tombant dans une
 necessité tout à fait pressante ,
 elle crut qu'elle ne pouvoit
 mieux faire que de retourner au
 Page ; quoy qu'après le traite-
 ment qu'il luy avoit fait, il sembla
 qu'elle ne dût jamais penser à luy.
 Le Page qui la connoissoit jus-
 ques au fond de l'ame , & qui
 sçavoit qu'elle étoit d'un natu-
 rel à ne se pouvoir jamais passer
 d'homme , fit fort le fier , comme
 s'il eût été le seul qui eût été à
 Vienne. Il ne voulut pas retour-
 ner chez elle qu'après se l'être fait
 dire plusieurs fois , & quand il
 y fut, il luy demanda si c'est qu'elle
 le vouloit faire revenir pour le
 tromper encore de nouveau.
 Enfin pour éviter toute querel-
 le la Comtesse fut obligée de luy
 donner deux mille ducats , ou-
 tre qu'elle luy permit de la trait-
 ter comme la plus abandonnée
 de toutes les femmes , s'il avoit

jamais lieu de se plaindre de sa conduite.

Ce raccommodement , s'étant fait à ces conditions , subsista de bonne foi pendant deux ou trois mois ; mais un jeune François étant venu à la Cour de l'Empereur , après avoir été dans celles de plusieurs autres Princes , où l'on croyoit qu'il s'étoit mêlé de quelques intrigues d'Etat , il parut si bien fait à cette Dame , qu'elle resolut de ne le pas laisser partir sans en rendre bon compte. Comme elle étoit non seulement une des Dames des plus qualifiées mais encore une de celles dont le mari avoit le plus de credit : il ne manqua pas à luy rendre visite , & ce fut dans cette entrevûë qu'elle acheva de se perdre d'amour pour luy. Il luy sembla que tous les Allemans n'étoient rien en comparaison de luy , ainsi le comblant d'honnêteté dès cette

premiere visite , elle luy fit entre-voir tant de bonté pour luy , qu'il crut qu'il n'avoit qu'à parler pour être heureux. Pour voir s'il se trompoit ou non , il luy écrivit au fortir de chez elle, & ce fut en ces termes.

JE ne sçais Madame si vous sçavez de mon humeur , mais il me semble que quand on est fait pour s'aimer , il n'est rien tel que de ne point perdre de tems. Je vous ai trouvée infiniment aimable chez vous ; vous m'avez encore semblé plus belle depuis que je vous ai quittée , il me semble aussi que vous ne m'avez pas regardée de trop mauvais œil ; me trompes-je Madame , & n'est-ce point avoir trop de vanité que de pretendre à l'honneur de vos bonnes graces , si cela est , je ne serai pas long-tems à en faire penitence ; je vous demande à m'éclaircir de ma destinée par un bil-

let, & selon qu'il sera favorable ou cruel, vous m'allez rendre le plus heureux ou le plus malheureux de tous les hommes.

La Comtesse lut ce Billet avec beaucoup de plaisir, il luy sembla qu'il étoit tout plein d'esprit, quoy qu'à la verité il ne fut rempli que de presomption & de vanité, & étant bien aise d'aller au fait aussi bien que luy, elle luy fit une réponse si favorable qu'ils se virent dès le jour même. La jouissance qu'ils eurent l'un de l'autre n'augmenta pas l'estime qu'elle en faisoit. Le François, qui n'approchoit pas du Page en matiere de vigueur, la servit si foiblement qu'il fut obligé de luy faire excuse, mais elle qui n'en recevoit point là-dessus, luy dit qu'il ne falloit pas ainsi se mocquer d'une femme de sa

qualité , qu'elle scavoit bien comment faire pour en avoir raison , & qu'il s'en appercevoit avant qu'il fut peu. Vous me ferez plaisir Madame repliqua le François , extrêmement surpris de cette faillie , si vous me donnez des forces je les employerai pour vôtre service , mais s'il ne m'en vient point d'autres que celles que j'ay presentement , vous me permettrez d'en demeurer là.

Elle trouva qu'il achevoit de l'insulter par ce discours , & son dépit fut si grand qu'elle luy dit des choses fort desobligeantes , & qui étoient contre la bienveillance ; mais luy encore plus de sang froid qu'il n'étoit auparavant , vous avez raison Madame, luy dit-il de me traiter comme un miserable. Le personnage que je jouë ici n'a rien qui réponde à ce que je vous ay fait esperer.

Cependant avoüez le moy , c'est vous qui êtes cause de ma foiblesse, & vous deviez scavoir que pour rendre un homme plus vigoureux il ne falloit pas le prendre au mot.

Un reproche si sanglant acheva de la desesperer , de sorte que s'il ne fut sorti à l'heure même il alloit bien voir d'autres marques de son emportement. Cependant son absence n'ayant rien diminué de sa colere , elle envoya querir le Page , & luy demanda s'il seroit homme à prendre son parti dans une querelle qu'elle avoit , il luy dit qu'elle n'avoit qu'à parler pour être obéie , & la Comtesse luy ayant nommé le François sans faire reflexion qu'elle s'alloit perdre d'honneur par là, il fut chez luy à l'heure même & le surprit fort , quand il luy dit qu'il le vouloit voir les armes à la main. Comme il ne

l'avoit jamais vû il en voulut
 scavoir la raison avant que de
 luy donner ce contentement , &
 le Page n'ayant point fait de fa-
 çon de la luy dire; en verité Mon-
 sieur , luy dit le François , vous
 embrassez là une méchante que-
 relle , je veux vous faire juge
 qui a raison d'elle où de moi ,
 après quoy je me battraï tant
 qu'il vous plaira. Il luy conta
 en même tems ce qui s'étoit
 passé entre la Comtesse & luy ,
 & comme toutes les veritez
 font impression , il ne douta pas
 un moment de ce qu'il luy di-
 soit.

Cependant il ne voulut pas
 pour son honneur en demeurer
 là , après en être venu si avant.
 Il obligea le François à luy pro-
 mettre qu'il passeroit dans une
 rue à une certaine heure , &
 leurs carosses s'étant accrochez
 comme par hazard , leurs gens

se dirent quelques paroles qu'ils ne laisserent pas tomber à terre, de sorte qu'étant descendus, ils commencerent à mesurer leurs épées. Le Page comme tout plein de vigueur, porta cinq ou six bottes de suite que le François ne fit que parer, épiant cependant l'occasion de trouver prise sur luy, en effet après luy avoir laissé épuiser son feu, il luy allongea une estocade qui fit entrer son épée dans le corps pour le moins d'un demi pied, & en ayant redoublé une autre en même tems le pauvre Page fut tomber à quatre pas de là à demi mort. Le François sauta sur luy pour le desarmer, & ayant rendu sa Victoire complete par la prise de son épée, il l'envoya à la Comtesse avec ce Billet.

SI j'avois sçû me servir de toutes mes armes aussi bien que de celles que je porte à mon côté, je ne me verrois pas en état Madame de vous faire une nouvelle offense en vous envoyant cette épée que le bonheur a remise entre mes mains. Mais en verité y avez vous bien pensé en l'armant contre moi avec tant de colere & d'emportement ? ne sçaviez vous pas bien qu'il ne me restoit pas une seule goutte de sang dans les veines, puisque je n'en avois pû trouver quand il s'étoit agi de vôtre service ? il falloit donc inventer quelque autre genre de mort pour me faire perir, & ne pas prodiguer un sang dont vous pouviez vous servir plus utilement, que de le faire répandre comme vous avez fait.

Ce fut un surcroît de colere pour la Comtesse qu'une Lettre comme celle-ci. Elle voulut

un mal enragé au Page comme si le sort des armes eût dépendu de luy. Cependant bien loin de cacher son injustice , elle luy fit scavoir qu'il ne meritoit pas qu'elle le regardât dorsenavant puis qu'il avoit scû si mal deffendre sa querelle. Le pauvre Page , qui s'attendoit à une autre recompence , fut penetré de douleur à ce reproche , & comme dans l'état où il étoit il falloit peu de chose pour le mettre bien bas , il fut bien-tôt desespéré des Chirugiens. La Comtesse l'apprit d'un œuil sec & sans luy envoyer faire le moindre compliment , ce qui rengregea encore son mal. Au reste se voyant près de la mort il demanda de l'ancre & du papier pour luy écrire , & comme dans l'état où il étoit on ne s'amuse point à dissimuler. Voicy ce que contenoit sa Lettre.

JE suis au desespoir de mourir ,
 non que je sois si fort attaché à
 la vie que vous croiriez bien , mais
 parce que je la perd pour vous , ces
 sentimens doivent faire connoître
 combien je vous estime peu. Il y a
 des amans à qui il ne pourroit rien
 arriver de plus agreable que de se
 voir en l'état où je suis pour leurs
 maîtresses , mais pour moi je fremis
 quand je pense seulement que
 j'ay été capable de faire ce que j'ay
 fait pour vous. Vous ne m'avez
 aimé que par debauché , & si je
 vous ay plû quelque fois ce n'a été
 que dans le tems que je contentois
 vôtre passion. Hors d'un moment si
 brutal je vous ay été si indifferent
 que si vous en vouliez dire la ve-
 rité vôtre mari ne vous l'est pas
 davantage. Quel plaisir de renon-
 cer pour jamais à une femme si las-
 cive & si affamée , mais qu'il me
 seroit doux que ce fut de dessein
 premedité & non par la mort , afin

*de pouvoir en toutes rencontres
vous témoigner le véritable mépris
que j'ay pour vous.*

Bien que cette Lettre dût la faire rentrer en elle-même , elle n'y fit pas seulement la moindre reflexion. Elle la considéra comme d'un homme qui alloit mourir , & dont toutes les pensées devant être ensevelies dans son cercueil , il ne luy en pouvoit arriver aucun inconvenient. Elle n'en perdit donc pas un seul moment de coqueterie , & le hazard ayant voulu qu'elle fit un amant le jour même , elle ne le remit qu'au lendemain pour luy accorder tout ce qu'il souhaittoit d'elle , encore ne différera-t-elle ainsi d'un jour , que parce que la commodité leur manquoit. Le rendez-vous qu'ils prirent fut dans la maison où le Page étoit agonisant , ce qu'ils ignoroient

ignoroient néanmoins tous deux, le galant n'y étant logé que depuis un jour ou deux. Il arriva même qu'ils se mirent dans la chambre au dessus de celle où il étoit, & comme on résiste bien mieux à la mort à son âge qu'à un âge plus avancé, il eut des convulsions en mourant qui firent retentir toute la maison de ses cris. Ils parvinrent aux oreilles de nos amans qui voulant sçavoir ce que c'étoit, envoyèrent le demander. On dit à celuy qui y alloit de leur part, que c'étoit Monsieur un tel qui alloit rendre l'ame, dont la Comtesse fut aussi peu émûë que si elle ne l'eût jamais connu. Ainsi dans le même moment qu'on luy venoit de rendre cette réponse, elle pria son amant d'en venir aux prises avec elle, mais luy qui avoit ouï dire qu'ils avoient été bien ensemble, ayant horreur de son

peu de nature , luy demanda s'il se pouvoit faire qu'elle ne fût point touchée de la destinée d'un homme qui selon le bruit commun avoit eu de la consideration pour elle , & pour qui elle en avoit eu pareillement. Cette demande l'embarrassa, parce qu'elle vit bien qu'on en tiroit une consequence defavantageuse pour elle. Neanmoins en étant sortie comme elle pût , elle ne garda pas plus de mesures quand on leur vint dire un moment après qu'il étoit mort.

Cependant elle fut obligée d'y prendre plus de part qu'elle ne pensoit , & cela par l'accident que je vais rapporter. Il avoit conservé quantité de lettres qu'il avoit reçues d'elle , & le scellé ayant été apposé sur ses effets elles furent mises dessous comme le reste de ses papiers. L'Officier de Justice qui connoissoit

son écriture, luy en fit donner avis sous main & d'y donner ordre si elle vouloit s'épargner bien des déplaisirs. En effet le Page avoit institué pour son heritier universel le Comte de Blaquendorff, comme pour luy faire une espece de restitution de son bien, aux depens de qui il subsistoit depuis quelque tems. Or quoy qu'il ne se fut pas trouvé à l'aposition du scellé, il pouvoit n'en être pas de même à la levée, outre qu'il n'étoit pas seur qu'il n'y envoyât quelqu'un de sa part, ce qui auroit fait le même effet.

Au reste tout cela luy ayant donné l'inquiétude qu'il est aisé de se représenter, elle employa une de ses amies qui étoit de même vie qu'elle pour se tirer de cette affaire. Mais comme cela étoit difficile sans en parler au Comte de Blaquendorff, cette

amie luy fit rapport qu'elle s'y prenoit un peu trop tard , & que l'Officier de Justice ne l'avoit obligée qu'à demi, puisque s'il eut voulu il eut bien pu ôter les Lettres sans les mettre ainsi sous le scellé. Cette réponse augmenta l'embaras de la Comtesse , & ayant consulté avec cette amie ce qu'elle devoit faire en cette occasion , elles ne trouverent point de meilleur expedient que d'offrir deux cent ducats à l'Officier de Justice , afin qu'il fit un tour de son métier. Mais par malheur pour la Comtesse son mari avoit envoyé un de ses gens pour prendre garde à ce que les choses allassent bien , & ce domestique qui ne sortoit point de tout le jour de la chambre du deffunt , y couchoit encore ; de sorte qu'on ne pouvoit rien faire sans luy.

Ce fut la reponse que rendit

l'Officier de Justice , donnant assurance néanmoins que pourveu qu'on le put gagner , c'étoit une chose faite à son égard. Ainsi il fallut tourner tous ses soins de ce côté là , & la Comtesse y employa une personne interposée avec ordre de luy offrir la même somme qu'elle avoit offerte à l'autre. Mais ce domestique qui étoit fidele à son Maître , bien loin de se laisser corrompre luy donna avis de tout , comme aussi qu'on avoit poussé les offres jusques à cinq cent ducats , luy en faisant esperer encore davantage s'il ne tenoit qu'à de l'argent. Le Comte loüa sa fidelité. Cependant comme il arrive quelque fois que ce qui ne se fait pas en un jour se fait à un autre , il luy donna un de ses Gentilshommes pour luy tenir compagnie , luy cachant néanmoins que ce qu'il en faisoit étoit

pour plus grande précaution, il luy dit au contraire que c'étoit afin qu'on ne le put pas venir insulter, luy qui étoit tout seul, & pour qui il avoit sujet de craindre, après tous les efforts qu'on faisoit pour le faire devenir infidele.

Ce nouveau garde augmenta l'inquiétude de la Comtesse, qui jugea qu'il falloit que l'autre eut revelé ce qui luy avoit été dit. Ainsi ne dormant plus ny jour ny nuit, toute sa ressource fut de faire parler à son mari à qui l'on tourna les choses de cette maniere. On luy dit qu'une Dame, qu'il n'étoit pas necessaire de nommer, mais qui par sa qualité & par plusieurs autres marques de distinction, meritoit qu'on eut de la consideration pour elle, avoit eu de l'amitié pour le deffunt, qu'elle luy avoit écrit plusieurs Lettres, &

que comme elle avoit intérêt que cela ne se divulguat pas dans le monde , elle luy auroit la dernière obligation de souffrir qu'on les retirât de dessous le scellé avant que de l'ouvrir.

Le Comte se trouva embarrassé à cette demande. Il se ressouvint de l'aventure qu'il avoit eüe dans la Maison dont j'ay parlé tantôt , & ne doutant point que la Dame qui luy faisoit faire cette priere ne fut celle qu'il avoit trouvée couchée avec le deffant , il se trouva partagé entre la curiosité de la connoître , & l'incivilité qu'il y avoit à la refuser. Cependant comme les gens de qualité ont toujours un certain caractère dont il leur est impossible de se dementir , il fit ceder l'un à l'autre , & luy fit dire qu'elle envoyat quelqu'un pour querir ses Lettres , & qu'il les luy don-

neroit luy - même. Ce fut un autre embarras qu'une telle réponse , & qui parut même pire que tout le reste. Elle se crut perduë sans ressource , & elle jugea qu'il luy étoit impossible de luy ôter la connoissance de son intrigue. Dans une si grande perplexité elle fut deux jours sans pouvoir se déterminer aucunement , & peu s'en fallut que le desespoir ne l'obligeat à se donner la mort elle - même. Il arriva aussi que comme un crime en attire un autre , elle forma quelques pensées d'attenter à la vie de son mari , croyant qu'elle n'avoit plus que cette porte là pour sortir du peril où elle étoit. Cependant comme c'est une extrémité à laquelle une femme ne se porte pas tout d'un coup , elle se trouva irresoluë ; & cette irresolution l'ayant conduite jusques à la veille de la levée du

scellé , elle fut sur le point de se jeter dans un Couvent pour éviter le juste ressentiment de son mari. Rien ne l'en empêcha que le conseil de cette amie à qui elle s'étoit déclarée , & elle luy dit pour ses raisons qu'il seroit toujours assez tems quand tout seroit desespéré.

Enfin ce jour qu'elle apprehendoit tant étant arrivé , elle fit trouver une personne de confiance auprès du Comte , & ayant scû à point nommé de l'Officier de Justice le Cabinet où étoient ses Lettres & le tiroir , elle le conjura de mettre la main dessus avant que le Comte reconnut son écriture. L'envie qu'il avoit de luy rendre service fit qu'il se tint toujours auprès de luy , épianant l'occasion de se bien acquitter de sa commission. En effet le Cabinet étant ouvert il ouvrit luy même le tiroir , & auroit fait

son coup fort adroitement si le Comte l'eut voulu souffrir; mais il luy dit que c'étoit le moins, qu'il vit ce qu'il prenoit, & sur ce que celuy-cy faisoit difficulté de le luy montrer, il ajouta qu'il le feroit pourtant sans qu'il fut obligé de faire le coup de poing avec luy, qu'il l'alloit mettre entre les mains de la Justice comme un voleur, c'est pourquoy il prit bien garde à ce qu'il avoit à faire.

Cet homme nonobstant l'envie qu'il avoit de servir la Comtesse, voyant bien qu'il s'alloit faire une affaire avec son mari, dont elle ne le garentiroit pas, luy dit qu'il ne pretendoit pas non plus faire le coup de poing avec luy pour emporter les choses contre son gré, qu'il faisoit sa déclaration qu'il étoit tout prêt de les remettre où il les avoit prises, Mais qu'il croyoit qu'après avoit

promis si honnêtement de rendre service à la personne qui l'en avoit fait prier , il étoit de la suite de son honnêteté de ne pas vouloir la connoître malgré elle : que cependant s'il s'obstinoit ainsi à voir ses Lettres, c'étoit presque la même chose que s'il la vouloit voir le visage à decouvert , qu'il luy avouëroit franchement qu'il connoissoit son écriture, qu'après cela c'étoit à luy à en user comme bon luy sembleroit.

Cet aveu redoubla encore la curiosité du Comte. Il luy dit que c'étoit en vain qu'il tâchoit de le picquer d'honneur pour luy faire prendre le change , qu'il n'en demordroit pas d'un moment , de sorte que cet homme voyant que ce seroit perdre son temps que d'insister davantage , au moins Monsieur , luy dit-il si ce que je vous ay dit n'est pas capable de vous toucher , permettez moy de

vous dire encore que cela regarde peut être quelque Dame en qui vous prenez intérêt , épargnez vous un chagrin qui vous est inévitable , je vous parle à cœur ouvert après quoy je n'ay pas le mot à vous dire. Il se tût effectivement après cela , & son discours ayant donné à penser au Comte: bagatelle que tout ce que vous dites, luy repondit-il , rendez ce que vous avez pris sans differer davantage, & si cela nous afflige comme vous semblez nous menacer , il faudra chercher consolation.

L'Homme n'ayant plus rien à dire après cela, remit les Lettres où il les avoit prises ; & s'en étant allé à l'heure même , pour n'être pas témoin de tout l'éclat que cela alloit faire, & pour aller d'ailleurs avertir la Comtesse du succez de sa negociation , il n'étoit pas encore sorti que le Comte prit ces Lettres précipitamment , ne se doutant

do
qu
fu
qu
l'a
n
qu
co
éto
vo
ôta
con
ven
en
dar
qu
per
fan
car
sou

M
cat.
pou

doutant pas encore de l'interêt qu'il y devoit prendre. Mais il ne fut pas long-tems à reconnoître que s'il avoit bien fait il auroit cru l'avis qui luy avoit été donné, il n'y avoit qu'un moment. D'abord qu'il jetta les yeux dessus il reconnut effectivement qu'elles étoient d'une Dame en qui il devoit prendre interêt, & cela luy ôtant la parole, & toute sorte de contenance, il laissa achever l'inventaire sans luy. Il remonta donc en carrosse, & en s'en retournant dans sa maison, la premiere chose qu'il fit fut de lire ces Lettres. Cependant il ne fut pas long-tems sans être assuté de son malheur, car la premiere qui luy tomba sous la main fut celle-cy.

Mon vieux cocu vient de me faire present de mille ducats. Je vous en envoie cinq cent pour en faire tout ce qu'il vous

plaira; je contois de vous envoyer le tout, & vous sçavez qu'après ce que je vous ay donné je vous donneroies encore mon ame si vous en aviez besoin. Mais je perdis hier une somme considerable contre un homme, qui à ce que je crois, avoit plus d'envie de gagner mon argent que mon cœur. Il ne laissoit pas cependant de me conter des douceurs de tems en tems, & elles n'ont pas été entierement perduës puis qu'au deffaut de ce que je ne luy pouvois donner, il faut que je luy conte aujourd'huy huit cent écus. Si ce contre-tems est nuisible à vos affaires, vous n'avez qu'à me le mander, je feray en sorte de mettre encore la main dans la bourse de mon vieux fou, il m'en coutera à la verité quelques baisers que je regrette bien quand je les donne à un autre que vous, mais enfin que ne fait-on point quand il s'agit de vous témoigner combien on vous estime?

Il auroit été fou si après cela il eut demandé à rien voir davantage. Aussi ne songeant qu'à s'aller venger dans le sang de cette infidèle, il entra tout furieux dans sa chambre, où il croyoit encore la trouver. Mais elle s'en étoit allée d'abord qu'elle avoit eu des nouvelles que ses affaires n'alloient pas bien, & même elle avoit été si pressée que tout le tems qu'elle avoit eu avoit été d'emporter ses bijoux. Comme il ne vouloit pas qu'elle eut encore cette ressource, il les chercha dans son cabinet. Mais il n'y trouva que le nid, & au lieu d'eux, quelques papiers qu'il ne devoit pas avoir grande curiosité de voir. Cependant le dessus qu'elle avoit mis sur un de sa propre main fit que son indifférence ne put pas aller si loin, & comme il étoit intitulé memoire de mes grosses depenses pour l'année courante, il l'ouvrit pour sça-

voir ce qu'elle entendoit par là. Au reste sa curiosité fut bien payée, il trouva à la tête de ce memoire.

LE premier jour de Janvier, j'ay donné cent ducats à Mr. un tel pour me donner quelques heures de son tems. C'est un fort brave homme & dont je suis bien contente.

Le reste du memoire étoit du même stile, à la reserve que ceux dont elle avoit été mal servie, n'avoient pas tant de sujet de se louer de son approbation. Au contraire elle en disoit franchement ce qu'elle en pensoit, & voicy entr'autres choses ce qu'elle disoit du François dont a été parlé cy-dessus.

LE 3. Mars j'ay eu affaire à un François fort honnête

homme en apparence, & fort vigoureux, mais qui ressembloit à ces chevaux qui n'ont pas la force de se lever. Je souhaite de ne rencontrer jamais de semblables rosses, aussi pour le chagrin que j'en ay eu, je ne luy ay rien donné, quoy que j'eusse dessein de luy faire present d'une bourse de cinq cent ducats que j'avois gagnée la veille avec mon mary. Enfin ils sont bons tous deux à faire un attelage, à la reserve que l'un est vieux & l'autre est jeune, mais leurs forces sont pareilles, ils pourroient bien aller d'icy à Lints en deux mois, encore seroient-ils sur les dents, au bout de ce tems-là.

C'est dommage que le Comte n'eut la curiosité de lire davantage, il auroit vû de belles choses; mais il se trouva si étourdi de ce qu'il voyoit, qu'il prit la peine de s'arrêter là. Je m'y arrêterai aussi

(162)

pour donner à mes Lecteurs un
changement de matiere, qui pour
n'être pas agitée par les violentes
faillies de l'amour, n'en paroitra
que plus agreable à ceux qui au-
ront le discernement assez juste
pour juger que les douceurs que
l'on goute dans le commerce de
l'amitié constante, sont prefera-
bles aux plaisirs de l'amour em-
porté.

F I N.

bi
ho
br
let
ble
sin
mu
se



L E

TRIOMPHE
DE L'AMITIE
CONSTANTE.



E croy qu'il y a peu de personnes raisonnables qui ne soient persuadez que l'amitié seroit le plus grand bien de la vie , si les passions des hommes ne les rendoient pas sombres , dissimulez , tout occupez de leurs interests , & par là peu sensibles au plaisir épuré d'une amitié sincere , étroite , & d'une communication reciproque de leurs sentimens.

Ce seroit une imprudente présomption de prétendre à l'amitié de tout le monde ; la différence aussi bien que l'antipathie qui se trouve dans les humeurs , dans le temperament , dans les inclinations , fait qu'il y a des personnes dont l'amitié nous est chere , & d'autres dont l'inimitié nous fait honneur : gens décriez qui haïssent un honnête homme par antipathie , & parce qu'il n'entre pas dans leurs foibleesses , heureux ceux qui peuvent faire un choix judicieux pour une solide liaison d'amitié , car on ne peut pas disconvenir que l'amitié ne fasse l'agrément le plus doux de la vie civile & raisonnable. On est prevenu qu'il y a des âges & des états , où il est honteux , & même dangereux d'être en commerce d'amour ; comme ce que j'ay dit jusqu'à present ne le prouve que trop ; mais il est loüable dans tous

âges , dans tous états d'entretenir des amitez , dont on puisse se faire honneur , & se consoler des tromperies que l'amour peu sincere des femmes , fait aux plus honnêtes hommes ; en voicy des preuves, dont deux François ont mieux profité que les Allemans dont nous avons parlé.

Deux jeunes hommes de Condition , de qui je cacheray les véritables noms sous ceux de sainte Colombe & de Flavigny , passoient la plus grande partie de l'année à Paris , quoy qu'ils eussent leurs biens dans des Provinces qui en sont fort éloignées. Ils voyoient l'un & l'autre tres bonne compagnie, & étoient fort estimez de tout le monde. Cependant ils furent long-temps sans que le hazard qui fait tant d'autres choses , les fit jamais rencontrer dans les maisons qu'ils frequentoient. Sainte Colombe avoit souvent ouï

parler du mérite de Flavigny , & Flavigny qui ſçavoit l'eſtime que tous les honnêtes gens avoient pour ſainte Colombe , ſouhaittoit fort le connoître. Ayant appris qu'il alloit aſſiduëment chez une Marquiſe qui étoit fort eſtimée & par ſon eſprit & par ſa beauté , il pria un de ſes amis de le mener chez elle , bien moins par aucun emprefſement qu'il eût de la connoître , que pour avoir occaſion d'y voir quelquefois ſainte Colombe , qu'il trouva chez elle , comme il l'avoit prévu. Il luy avoua franchement qu'il deſiroit être de ſes amis depuis long-temps. Sainte Colombe répondit à ces avances avec beaucoup de civilité ; & quoy que ces deux Cavaliers n'euffent d'autre relation enſemble , que les témoignages avantageux de leurs amis , ils le trouverent ſi favorablement prévus l'un pour l'autre , &

étoient dans des sentimens si conformes , qu'ils lierent en peu de temps une parfaite amitié , qui augmenta par le commerce qu'ils eurent ensemble chez la Marquise où ils se voyoient tous les jours.

Sainte Colombe étant allé à la campagne pour des affaires importantes , Flavigny ne laissa pas de voir la Marquise comme auparavant. Il la trouva d'un commerce si agreable , qu'il resolut de s'attacher à luy plaire , & se rendit ensuite fort assidu auprès d'elle. La Marquise qui avoit le goût bon , ne fut pas insensible aux soins du Cavalier. Neanmoins comme elle avoit beaucoup d'esprit , elle scût luy cacher avec adresse les sentimens de son cœur , & elle affecta une grande retenüe dans toutes les conversations qu'elle eut avec luy. Cependant Flavigny qui étoit également charmé de sa beauté ,

de son esprit & de sa conduite , ne perdoit point d'occasion de luy témoigner son estime , & de luy parler de son amour , quoy que avec peu d'esperance de la rendre jamais sensible à sa passion. Mais la Marquise , qui apprehendoit de le rebuter , luy épargna la peine de soupirer long-temps. Craignant néanmoins que sa facilité ne diminuât l'estime du Cavalier , elle eût l'adresse de luy faire valoir son peu de résistance , & tâcha à s'en faire un merite , en luy persuadant qu'elle n'avoit jamais eu que de l'indifference pour tous les hommes , mais qu'aussi-tôt qu'elle l'avoit connu , elle avoit senti de si grandes revolutions dans son cœur , qu'il luy avoit été impossible de se deffendre de l'aimer , & que n'ayant aucun merite à faire une chose où elle étoit portée par sa propre inclination , elle avoit du moins voulu s'en faire un , en luy

luy épargnant les chagrins d'une longue poursuite. Flavigny qui avoit toujours oüy parler de la Marquise comme d'une personne fort vertueuse, crût facilement tout ce qu'elle luy dit, & se flatta qu'elle n'auroit été capable d'une foiblesse que pour luy seul. Cette pensée augmentoit son amour, & il avoit pour elle tous les égards & tous les respects qu'un amant passionné & fort honnête homme pût avoir pour une femme à qui il croit avoir de l'obligation. Cette intrigue fut fort secrette, & le Cavalier en usa avec tant de discretion, que personne ne s'apperçût jamais de leur intelligence.

Sainte Colombe revint en ce temps-là de la campagne, & après qu'il eût été voir une Dame qu'il aimoit, & de qui il n'étoit pas maltraité, son premier soin fut de chercher Flavigny, qui témoigna beaucoup de joye de son retour.

Ils se visiterent souvent , & firent diverses parties de plaisir ensemble. Sainte Colombe qui étoit fort fatisfait de sa maîtresse , faisoit quelquefois son éloge à son ami , & luy exaggeroit particulièrement son amour, sa beauté & son esprit. Flavigny qui étoit persuadé que sa Marquise n'avoit ny moins de charmes , ny moins d'amour que la maîtresse de son amy , l'assura qu'il n'envioit point sa bonne fortune , ayant tous les sujets du monde d'être content des bontez d'une Dame , de qui la conduite étoit aussi admirable , que sa beauté étoit singuliere. Quoy que ces deux Cavaliers fussent dans une parfaite intelligence , ils eurent néanmoins la discretion de ne point se sacrifier le nom de leurs maîtresses , & ils ne témoignèrent jamais aucune curiosité de l'apprendre, de peur d'être obligez de se rendre confidence pour confidence.

Jamais des Amans n'ont crû avoir tant de raison d'être satisfaits de leurs maîtresses , & n'ont vécu avec tant de confiance que ceux-là. Flavigny se retiroit une nuit un peu tard de la maison de la Marquise où il y avoit toujours bonne compagnie. Il rencontra un Laquais du Marquis à la porte, qui luy apprit qu'il revenoit de Versailles & que son maître y coucheroit. Flavigny ne fut pas fâché de cet avis , & voulant profiter de l'absence du mary , il remonta par un escalier dérobé, dans l'appartement de la Marquise , & se cacha dans sa garde-robe , se flattant qu'il surprendroit agreablement sa maîtresse , lorsqu'elle se retireroit pour se coucher. Après qu'il eut attendu près d'une demy-heure , il entendit la Marquise qui étoit à sa toilette, & qui tenoit des discours assez tendres à quelqu'un , ce qui luy fit juger que son mary étoit de

retour. Prévenu de cette pensée, il ne pût s'empêcher de sçavoir mauvais gré à sa maîtresse des douceurs qu'il croyoit qu'elle disoit à son mary. Il se trouva fort embarrassé pour sortir, bien moins par son intérêt particulier, que par la crainte d'attirer la colere du Marquis contre sa femme, s'il étoit découvert. Il songeoit déjà à sauter par une fenêtre de la garderobe, quoy qu'il courût beaucoup de risque de se blesser, lors qu'il entendit la voix de Sainte Colombe, qui étoit seul avec la Marquise, & qui luy parloit en homme qui n'étoit pas mal avec elle. Jamais il n'y eût de surprise pareille à celle de Flavigny. Il écouta quelque temps avec attention, & il reconnut par les discours des deux Amans, que cette Marquise qu'il avoit aimée avec tant de passion, étoit la même personne de qui sainte Colombe luy avoit tant de fois exagé la fide-

lité & mille autres bonnes quali-
 tez. Il étoit si étourdy d'une avan-
 ture si extraordinaire , qu'il hésita
 quelque temps à se déterminer.
 Tantôt il vouloit entrer dans la
 chambre de l'infidelle Marquise ;
 un moment après il changeoit de
 dessein , ne voulant pas insulter
 son amy , quoy qu'il fut son rival.
 Les lumieres étoient déjà éteintes,
 & le malheureux Flavigny cou-
 roit risque de faire un personnage
 fort desagreable , si le Marquis ne
 fut entré en ce temps-là dans la
 chambre de sa femme , un poi-
 gnard à la main , & suivy d'un
 homme qui luy portoit deux pi-
 stolets. Il y a apparence qu'il étoit
 averty de la bonne intelligence de
 Sainte Colombe avec sa femme ,
 & qu'il avoit exprés renvoyé un
 Laquais de Versailles , pour dire
 qu'il y coucheroit, ne doutant pas
 que son Infidelle ne profitât de
 l'occasion. Il leur fit en entrant

dans la chambre tous les reproches
 qu'un mary au defespoir pourroit
 faire en pareille occasion : & il les
 auroit tous deux facrifiez à sa ven-
 geance, si Flavigny ne fût sorti de
 la garderobe l'épée à la main , &
 n'eût empêché par sa valeur le
 cruel dessein du Marquis. Sa fem-
 me étoit évanouïe, & Sainte Co-
 lombe avoit déjà été blessé d'un
 coup de poignard au bras , lorsque
 son rival le secourut si à propos.
 Le Marquis étoit si transporté de
 rage & de fureur , qu'il ne remar-
 qua point que Flavigny sortoit de
 la garderobe de sa femme. Sainte
 Colombe eut le temps de prendre
 son épée , & les femmes de la
 Marquise étant entrées dans sa
 chambre , l'enleverent de son lit ,
 & la déroberent à la colere de son
 mary. Plusieurs personnes y accou-
 rurent , & tâcherent inutilement
 d'appaïser le furieux Marquis ,
 qui n'a jamais voulu voir sa fem-

me depuis ce temps-là. Flavigny ne quitta point Sainte Colombe, & après avoir fait visiter sa blessure, qui ne se trouva point dangereuse, il l'accompagna dans sa maison, où ils se rendirent un compte reciproque des particularitez de cette aventure, & reconurent l'aveuglement où ils avoient été tous deux sur la fidelité de la Marquise, qui étoit la même dont chacun d'eux croyoit être si tendrement aimé. Sainte Colombe témoigna beaucoup de reconnoissance de l'obligation qu'il avoit à son amy, & cette affaire fut le veritable fondement de la grande & sincere amitié qui a toujours été entr'eux. Ils se firent confidence de toutes leurs affaires, & agirent toujours de concert depuis ce temps-là. Ils raisoient souvent sur les femmes, & ils convenoient que l'Amour étoit un grand obstacle à l'Amitié,

puis que d'ordinaire on ne cache rien à la personne qu'on aime , & cependant on doit toujours garder le secret à son amy. Après avoir bien examiné l'Amour, ils avouèrent qu'il y avoit beaucoup de foiblesse à être amoureux , puis qu'on vivoit dans des allarmes continuelles : & ils convinrent qu'il n'y avoit point de véritable plaisir hors de l'Amitié qui donne des satisfactions plus solides, & de plus longue durée. Comme ils cherchoient tous les jours de nouvelles raisons pour se confirmer dans leurs sentimens, ils s'attachèrent de concert auprès d'une femme, de qui la vertu paroissoit à l'épreuve de toute sorte d'attaques, & ils résolurent de mettre tout en usage pour s'en faire aimer. Ils avoient tous deux bonne mine & de l'esprit. Ils alloient chez la Dame à différentes heures , & se rendoient compte tous les soirs des

progres de la journée. Cet artifice leur réüffit , & la Dame qui les croyoit fort amoureux, se determina en faveur de Flavigny , & voulant se faire un merite auprès de luy , du peu de cas qu'elle faisoit de Sainte Colombe , elle luy sacrifia tous les discours les plus passionnez qu'il luy avoit tenus. Flavigny n'ayant plus rien à souhaiter , informa de tout Sainte Colombe, comme ils en étoient convenus , & ne retourna jamais chez la Dame. Mais Sainte Colombe s'y attacha plus fort qu'auparavant, & ne perdit aucune occasion de luy parler de son amour, & de luy faire valoir sa perseverance , tâchant à luy persuader que tout le monde parloit de ses rigueurs, que Flavigny s'en étoit rebuté, mais que pour luy il cesseroit plutôt de vivre que de l'aimer. La Dame fut fort sensible à cette flatterie, & après l'avoir fait soupirer

quelque temps , elle luy avoüa un jour qu'elle étoit touchée de sa perseverance , & que puisqu'il sçavoit aimer plus constamment que les autres hommes , elle vouloit aussi le récompenser par des faveurs qu'elle n'avoit jamais accordées qu'à luy seul. Sainte Colombe après avoir profité des bontez de la Dame , eut de l'impatience d'en rendre compte à son amy. Ils demeurèrent fort satisfaits de cet heureux succez , & ne virent plus la Dame ny l'un ny l'autre.

L'expérience qu'ils venoient de faire les dégouta tellement de l'Amour , qu'ils resolurent de n'être jamais amoureux , & firent , quoi que avec beaucoup d'injustice , mille jugemens desavantageux de toutes les femmes , parce qu'ils en avoient trouvé deux trop faciles. Ils ne voulurent plus se donner la peine d'en attaquer d'autres , étant

persuadez qu'ils n'en trouveroient aucune qui leur resistât. Les Dames qui apprirent les opinions particulieres de ces deux Cavaliers, en furent fort offensées. Elles voulurent inutilement leur inspirer de l'amour , dans le dessein de les punir de leur temerité. Mais ils demeurèrent constans dans leur resolution , & ils éviterent avec soin le commerce des femmes. Ils allerent peu de temps après à la campagne ensemble , où ils passerent plusieurs jours à la chasse , & à d'autres divertissemens. Ils eurent le temps de raisonner sur les avantages de l'Amitié , & sur les dégouts que donne l'Amour. Ils ne comprenoient pas comment un homme raisonnable pouvoit se laisser surprendre à cette passion , ny comment il se trouvoit un si grand nombre de personnes qui voulussent se marier , après toutes les experiences qu'on avoit de

l'humeur des femmes, dont la plus commode est toujours celle qui ne s'embarasse point des affaires de son mary, & qui fait les siennes si secrettement qu'il ne luy en revienne jamais rien. Les deux amis firent encore plusieurs autres raisonnemens qui ne sont pas venus à ma connoissance, & ils se promirent de nouveau de n'être point sensibles à l'Amour, & même de ne se marier jamais.

Pendant qu'ils raisonnoient avec cette tranquillité, l'Amour offensé de voir deux Cavaliers de ce mérite dans des opinions qui luy étoient si desavantageuses, resolut de se vanger de leurs mépris. Sainte Colombe & Flavigny étant allez visiter un Gentilhomme de consideration, qui demouroit dans leur voisinage, & qui s'étoit retiré depuis peu à la campagne avec sa famille, ils en furent parfaitement bien reçeus. Les
bons

bons traitemens qu'il leur fit les obligerent à passer deux jours chez luy. Ce Gentilhomme avoit une jeune fille de seize à dix-sept ans , qui n'étoit pas une de ces beautez achevées : mais elle avoit un air si noble , un teint si delicat & si naturel , un tour d'esprit si aisé , & des manieres si charmantes sans aucune affectation, qu'il étoit impossible de la voir long-temps sans prendre un interêt particulier à sa personne. Neanmoins nos deux Indifferens ne parurent point touchez de tant de charmes , & se retirerent aussi tranquilles , que s'ils n'avoient point vû la plus agreable personne du Royaume. Aussi-tôt qu'ils furent de retour chez eux , Flavigny se retira en particulier , feignant qu'il avoit quelque lettre à écrire , mais en effet pour réver sans contrainte à l'aimable Justine (c'est ainsi qu'on nommoit cette jeune personne.)

Son imagination la luy représentoit avec tous ses charmes : & il convenoit déjà qu'il y auroit de l'injustice de confondre Justine avec les autres personnes de son sexe , de qui il avoit fait des jugemens si desavantageux. Il se sentoit beaucoup de penchant à l'aimer , & il se repentoit presque de la resolution qu'il avoit faite de n'être jamais sensible à l'amour. Néanmoins sa raison & les moralitez qu'il avoit faites avec son amy, eurent assez de force pour le garantir contre les mouvemens involontaires que la vûë de Justine luy avoit inspirez. Il eut beaucoup de soin de cacher à Sainte Colombe les secrettes revolutions de son cœur. Après plusieurs, il s'applaudit de sa résistance , & s'imagina que l'idée de Justine ne troubleroit plus son repos. Se défiant néanmoins que sa presence ne reveillât l'inclination qu'il avoit

pour elle , il resolut de ne la voir plus.

Le Pere de Justine étant mort en ce temps-là , la civilité obligea Sainte Colombe qui étoit son voisin d'aller faire compliment à sa veuve & à sa fille. Flavigny hesita un peu à le suivre : mais n'ayant point de bonne raison pour s'en dispenser , & n'osant pas avouër à son amy qu'il craignoit les charmes de Justine , il l'accompagna : & comme il y a des occasions où l'on est quelquefois bien aise de se tromper soy-même , Flavigny ne fut peut être pas fâché de trouver ce pretexte , pour voir une seconde fois Justine , malgré la resolution qu'il avoit faite de l'éviter. Ce fut dans cette visite qu'Amour se vengea cruellement de Flavigny. Justine luy parut si aimable sous un habillement noir , & les larmes qu'elle répandoit luy donnerent tant de compassion , qu'il com-

mença à se defier qu'il luy seroit impossible de tenir la resolution qu'il avoit faite de n'aimer jamais. Il appelloit inutilement à son secours le souvenir des infidelitez de la Marquise , & de tant d'autres femmes. Il sembloit que sa raison eût pris le party de l'Amour : car elle luy representoit que Justine étoit fort differente des autres personnes de son sexe, & il demeureroit si convaincu de cette verité, qu'il se repentoit de l'avoir confonduë avec le reste des femmes, s'imaginant qu'elle avoit tous les agrémens de son sexe, sans qu'elle en eût aucun des défauts. Les engagements qu'il avoit pris avec Sainte Colombe étoient déjà de foibles raisons pour empêcher la forte inclination qu'il avoit pour Justine. Il fut contraint de convenir avec luy même qu'il l'aimoit, & qu'il luy seroit impossible de changer de sentimens. Il ne songea

donc plus à se deffendre , ny à se guerir de sa passion, & il s'appliqua entierement à la cacher à son amy, ayant une espece de honte de luy avouër sa foiblesse , après toutes les choses qui s'étoient passées entr'eux.

Sainte Colombe s'apperçût que Flavigny avoit quelque inquietude : mais il ne luy passa jamais par la tête , que l'amour pût y avoir aucune part, & il creut facilement toutes les fausses raisons que son amy luy donna de son chagrin , pour l'empêcher d'en penetrer la veritable. Sa passion devenoit tous les jours plus violente : & comme il craignoit de ne pouvoir pas la cacher long-temps à Sainte Colombe , il resolut de retourner à Paris , où il jugea qu'il seroit plus en liberté , & partit de la campagne sur je ne sçay quel pretexte. Mais l'air de Paris ne diminua point son amour : au contraire

n'ayant plus rien à ménager pour cacher ses sentimens à son amy , qui étoit demeuré à la campagne , il s'abandonna à la melancolie , & évita le commerce de tous ses amis , cherchant à être toujours seul , pour rêver sans contrainte à l'aimable Justine. L'amitié qu'il avoit pour Sainte Colombe luy faisoit craindre son retour , sçachant bien qu'il ne luy laisseroit pas la liberté de rêver , & qu'il connoitroit ce qu'il luy cachoit avec tant de soin. Enfin ne pouvant se défaire de sa passion , ny se résoudre d'en faire confidence à son amy , il se determina à prendre de l'employ dans les Troupes : & après avoir écrit une lettre à son amy , pour luy apprendre sa resolution , & les raisons qui l'avoient obligé à s'y determiner , qu'il prit toutes de sa fortune , sans luy parler de son amour , il partit de Paris , & s'en alla en Alsace , où un

fameux General le fit son Ayde de Camp. La guerre ne le guerit pas de sa passion, mais elle l'occupa assez, pour l'empêcher de s'abandonner à ses inquietudes. Le General qu'il suivoit eut de grands avantages sur les ennemis. La disposition des affaires l'ayant obligé à passer l'hyver en Allemagne, Flavigny ne le quitta point, & fut près de deux ans sans retourner à Paris.

Pendant son absence les parens de Sainte Colombe le presserent fort de se marier. Il résista quelque temps à leurs instances, s'imaginant qu'il y auroit de la foiblesse à y consentir, après les résolutions qu'il avoit faites avec Flavigny. Neanmoins on luy fit si bien connoître les avantages qui luy reviendroient de ce mariage, & ses parens l'en prièrent si instamment, qu'il fut enfin contraint de se rendre aux raisons & aux prieres de sa famille.

Flavigny revint d'Allemagne en ce temps-là , l'idée remplie de son aimable Justine , & beaucoup plus amoureux qu'il ne l'étoit à son départ. Il se determina même à ne cacher plus sa passion à Sainte Colombe , de qui il avoit souvent reçu des Lettres sans qu'il luy eût jamais rien mandé de son mariage. Ils avoient parlé tous deux tant de fois contre les femmes , & ils s'étoient promis si solennellement de ne se marier jamais , qu'il avoit toujours differé d'en informer son amy , craignant qu'il ne le blamât , ou du moins , qu'il ne se moquât de luy. Aussi-tôt qu'il fut de retour, Sainte Colombe alla le trouver dans le dessein de le prevenir avant qu'il eut appris son mariage par quelqu'un de ses amis. Ils eurent une joye extrême de se revoir, & ils s'embrasserent avec toute la sincerité de deux veritables amis. Après les premiers compli-

mens, ils se trouverent l'un & l'autre forts interdits, Flavigny ayant quelque confusion d'avoïer à Sainte Colombe qu'il étoit amoureux malgré tous les raisonnemens qu'ils avoient fait ensemble contre l'Amour, & Sainte Colombe qui avoit paru si déchaîné contre les femmes, étant honteux d'apprendre à Flavigny qu'il en avoit épousé une. Neanmoins Flavigny que la guerre avoit rendu plus libre, profitant du silence de Sainte Colombe; Quel jugement ferez vous de moy, cher Amy, (luy dit-il) quand vous sçaurez que nonobstant toutes nos belles resolutions, je suis l'homme du monde le plus amoureux? Flavigny qui après un pareil aveu s'étoit préparé aux reproches ou du moins aux plaisanteries de son Amy, fut fort surpris de voir que cette nouvelle le réjouïssoit. Ce que vous m'apprenez, luy répondit

Sainte Colombe en l'embrassant une seconde fois , me donne plus de joye que vous ne sçauriez vous l'imaginer , & bien loin de vous blâmer ou de desapprouver vôtre nouvelle passion , je vous en felicite, puisque mon experience m'a appris qu'on oublie facilement les resolutions qu'on fait sur l'amour , vous sçavez , continua-t'il , les jugemens desavantageux que vous m'avez oüy faire des femmes ; cependant je me suis marié , & j'ay une femme chez moy, dont je suis fort content. Flavigny n'eut pas moins d'indulgence pour son Amy , que son Amy en avoit eu pour luy. Il eut une joye extrême de ce mariage qu'il approuva beaucoup , & il témoigna même de l'impatience de voir la personne qu'il avoit épousée. Sainte Colombe s'imaginant qu'il le surprendroit agreablement , ne voulut point luy apprendre son nom :

mais il envoya un laquais chez luy , pour dire à sa femme , que son meilleur Amy venoit d'arriver de l'armée , & qu'ils iroient tous deux souper avec elle ce soir là. Elle étoit déjà informée de la grande union qui étoit entre ces deux Cavaliers , & son mary luy avoit appris la promesse reciproque qu'ils s'étoient faite de ne se marier jamais. Ainsi elle se prepara à les bien recevoir , sçachant qu'elle ne pouvoit obliger plus sensiblement son mari.

Les deux Amis furent fort satisfaits de se trouver dans des sentimens si differens de ceux où ils avoient été autrefois. Ils se donnerent de nouvelles assurances d'une éternelle amitié , & se promirent que l'amour ny le mariage n'empêcheroient pas qu'ils ne fussent toujours bons amis. Flavigny pria encore Sainte Colombe de luy apprendre le nom & la qua-

lité de sa femme; mais il s'en défendit toujours, & donna par là occasion à Flavigny de luy cacher aussi le nom de celle qui luy avoit inspiré de l'amour. Ils firent divers raisonnemens sur l'incertitude des hommes, & ils demeurèrent d'accord qu'un homme ne pouvoit jamais s'assurer de ce qui arriveroit à l'avenir, puisque l'expérience fait voir qu'il arrive des changemens & dans l'humeur & dans la fortune, & qu'on blâme souvent dans un temps ce qu'on a approuvé dans un autre.

Les deux Amis sortirent ensemble pour aller souper chez Sainte Colombe, qui entra chez luy le premier, pour présenter son Amy à sa femme. Flavigny se préparoit à luy faire un compliment, lors qu'il reconnut son aimable Justine, qui étoit la même personne que son Amy avoit épousée. Il voulut luy faire entendre ce qu'il s'étoit

s'étoit préparé de luy dire ; mais il oublia aisément qu'il parloit à la femme de son Amy , & ne se souvint que de sa Maîtresse. Toutes ses pensées étoient confuses , & il auroit eu peine à se tirer de cette cruelle entrevûë , si Sainte Colombe s'appercevant qu'il étoit embarrassé à finir son compliment ne l'eût interrompu par des plaisanteries qu'il luy fit sur son embarras , & l'ayant laissé seul avec sa femme , il passa dans une autre chambre pour y donner quelque ordre. Flavigny étoit dans un si grand étonnement qu'il n'eût pas la force de répondre à tous les discours obligeans de Justine. Il eut toujors les yeux sur elle , & il la trouva mille fois plus charmante qu'elle ne l'étoit avant son mariage. Le souper étant prêt , ils se mirent à table. Flavigny ne mangea presque point : & comme si Justine

ne luy eût pas fait assez de mal par ses charmes , elle l'accabla encore d'une raillerie qu'il eut beaucoup de peine à soutenir ; car s'étant plainte de sa mauvaise humeur à son mari , Sainte Colombe qui ne cachoit rien à sa femme , luy avoua , en voulant excuser l'inquietude de son Amy , qu'il étoit amoureux. Justine qui avoit déjà appris les sentimens de Flavigny sur l'amour eut beaucoup de joye d'apprendre ce changement , & témoigna beaucoup de curiosité de sçavoir le nom de sa Maîtresse. Flavigny se deffendit de le luy apprendre ; mais sa résistance augmenta la curiosité de Justine. Elle pria son mary de l'obliger à luy en faire confidence. Sainte Colombe qui connoissoit la discretion de sa femme , eut la complaisance de prier son Amy de satisfaire sa curiosité , & l'assura qu'il ne hazardoit rien en

luy apprenant son secret , & qu'elle n'en feroit jamais un mauvais usage. Ses instances, & l'empressement que Justine avoit de le sçavoir , embarrasserent Flavigny. Il se trouva si déconcerté, qu'il ne voulut pas leur apprendre ce qu'ils souhaitoient sçavoir , & ne pût leur donner aucune bonne raison pour s'en deffendre. Ils nommerent plusieurs personnes pour tâcher à découvrir celle qui luy avoit donné de l'amour ; mais il écouta tous ces noms avec indifférence , & ils ne purent jamais luy arracher son secret. Ce qui leur fit juger qu'il aimoit quelque personne extraordinaire qu'il avoit veüe en Alsace ou en Lorraine. Justine luy témoigna qu'elle étoit bien fâchée que sa Maîtresse fut dans un país si éloigné , & qu'elle ne put pas l'advertir des opinions particulieres qu'il avoit eu sur l'Amour ; afin qu'elle vangeât

tout son sexe. Sainte Colombe voyant que son Amy étoit fort embarrassé de toutes ces plaisanteries , se mit de son parti & l'ouïa beaucoup sa retenüe. Il fit même convenir sa femme que Flavigny meritoit d'être bien traité de sa Maîtresse , puisqu'il avoit la discretion de ne la point nommer , quoy que selon les apparences , il fut éloigné du lieu où elle étoit , & qu'il se trouvât avec des personnes qui ne la connoissoient point. Le pauvre Flavigny étoit si deconcerté qu'il ne répondoit presque rien , & son Amy jugeant par son silence qu'il étoit fatigué de son voyage , l'obligea à se retirer un moment après qu'ils eurent soupé.

Aussi-tôt que Flavigny se trouva seul , il fit mille raisonnemens sur la bizarrerie de son aventure. Il avoit toujours l'idée de sa Maîtresse présente , & repassant dans

son esprit les charmes de Justine , la violente passion qu'il avoit pour elle , & le peu d'esperance qu'il avoit d'être jamais heureux , puis qu'il ne pouvoit le devenir sans faire une trahison cruelle au plus fidelle Amy qui eut jamais été. Ces tristes reflexions le mettoient au defespoir , quelquefois il se flattoit qu'il pourroit renoncer à son amour par la consideration qu'il avoit pour son Amy ; un moment après il sentoit bien qu'il luy seroit impossible de se deffaire d'une passion qu'il conservoit depuis si long-temps , & qui s'étoit augmentée par la conversation qu'il avoit eu avec Justine , & peut être par les nouvelles difficultez qu'il avoit trouvées à son amour. Il passa toute la nuit sans dormir. Le lendemain Sainte Colombe entra dans sa chambre il luy apprit que sa femme étoit fort mal satisfaite de luy , & qu'el-

le ne pouvoit pas comprendre qu'il fut ce même homme dont elle avoit ouï dire tant de bien. Il voulut ensuite le mener chez luy pour y dîner , afin de luy donner occasion de reparer le tort qu'il s'étoit fait , & de répondre aux plaisanteries de sa femme dont il s'étoit si mal deffendu. En verité , continua-t'il , je ne vous ay jamais trouvé de si mauvaise compagnie que vous l'étiez hier au soir , & je vous avouë que j'étois un peu en colere contre vous de ce que vous répondiez si mal à l'idée avantageuse que j'avois donnée de vous à ma femme. Ah ! cher Amy , interrompit Flavigny que vous vous faisiez tort de parler en ma faveur à vôtre femme : car je prevois qu'elle vous en fera souvent des reproches. Si vous aviez connu mes défauts , comme je les connois , vous vous seriez bien gardé de

parler de moy à Justine qui a le
gout trop bon pour estimer un
homme sur le rapport d'un Amy,
dans le temps que son experience
luy fait connoître qu'il ne le me-
rite pas. Je ne suis plus ce même
homme que vous avez connu, &
qui parloit avec vous si raisonna-
blement de toutes choses. L'a-
mour m'a reduit à un si cruel état,
que je passe ma vie dans des di-
stractions continuelles sans sça-
voir ce que je fais. Il n'en dit pas
davantage & soupira deux ou trois
fois. Sainte Colombe qui jugea
par ses discours qu'il étoit pas-
sionnément amoureux fut touché
de l'état où il se voyoit, sçachant
bien que l'amour est souvent in-
volontaire, & qu'on ne se défait
pas de cette passion comme l'on
peut, & compâtissant à la foi-
blesse de son Amy, il le pria de
ne luy cacher rien, afin qu'il pût
aider de ses conseils, & contri-

buer en quelque chose à sa satisfaction. Flavigny se trouva fort embarrassé des instances de son Amy , à qui il ne pouvoit néanmoins refuser cette confiance. Il luy declara qu'il aymoît avec tant de délicatesse qu'il n'oseroit pas seulement nommer la personne qui luy avoit donné de l'amour ; & que sa passion étoit d'un caractère si singulier , qu'il n'esperoit jamais ny la satisfaire ny s'en guerir ; ajoûtant qu'il y avoit des circonstances si bizarres & si particulieres dans son aventure , qu'il ne sçavoit pas même s'il voudroit devenir heureux quand il le pourroit. Sainte Colombe étoit de ces amis discrets qui ne veulent jamais sçavoir plus qu'on ne veut leur apprendre. Il jugea que Flavigny avoit de grandes raisons de se taire , puis qu'il luy cachoit quelque chose , & il s'imagina qu'il étoit

amoureux de quelque grande
 Princesse d'Allemagne qu'il n'o-
 soit pas nommer de peur de se
 faire mocquer de luy. Il l'exhor-
 ta neanmoins à se divertir sans
 s'abandonner à son chagrin , puis-
 que ses inquietudes ne servoient
 qu'à détruire sa santé qui devoit
 luy être plus chere qu'auparavant,
 afin qu'il fût en état de la sacri-
 fier pour le service de sa Maî-
 tresse. Il ajoûta encore que si
 les prieres d'un ami qui l'aimoit
 tendrement avoient quelque cre-
 dit sur luy , il le conjuroit d'a-
 voir un peu plus de soin de luy-
 même , & ayant sçû qu'il n'avoit
 point dormy de toute la nuit , il ne
 le pressa point d'aller dîner chez
 luy , & se retira.

Flavigny craignant que Sainte
 Colombe ne fût faché de ce qu'il
 luy avoit fait un mystere de son
 amour , resolut d'aller chez luy
 ce même jour , pour le prier qu'il

ne trouvât pas mauvais de ce qu'il ne pouvoit pas luy en apprendre davantage. Peut être aussi que son amour luy inspiroit de se servir de ce pretexte pour avoir occasion de voir sa chere Justine , à qui Sainte Colombe avoit déjà appris le chagrin de son Ami. Il l'avoit même priée de contribuer autant qu'elle pourroit à le tirer de cette humeur melancolique. Justine étoit seule dans sa chambre lors que Flavigny y entra , & comme elle avoit beaucoup de complaisance pour son mari , elle ne manqua pas de bien recevoir son Ami , tâchant à le réjouir par une conversation fort enjoiée , & par plusieurs discours obligens qui ne servirent qu'à déconcerter davantage ce malheureux Amant. Il luy échappa quelque soupir qui luy attira encore de nouvelles railleries , & plus Justine se donnoit des soins

pour le faire changer d'humeur , plus elle luy paroissoit charmante, & cela le rendoit plus inquiet. Il est vray aussi qu'il n'y eût jamais de passion si extraordinaire que la sienne. L'amour faisoit son chagrin ; il étoit seul auprès de sa Maîtresse ; elle n'oublioit rien pour le divertir : cependant tous les soins qu'elle prenoit pour y réussir , étoient autant de raisons qui empêchoient Flavigny de profiter de cette occasion pour luy apprendre son amour , jugeant bien qu'elle n'agissoit que par les ordres secrets de son mary : & son amitié ne luy permettant pas de répondre par une trahison aux soins obligeans d'un Amy fidelle , il regardoit Justine d'un œil tendre & la remercioit par des civilitez de la part qu'elle prenoit à ses inquietudes ; mais Justine attribuant à ses distractions, l'attention qu'il avoit à laregar-

der , l'insultoît innocemment , en luy reprochant qu'il avoit l'idée si remplie de sa Maîtresse , qu'il s'arrêtoit à considérer le premier objet qui se presentoit à ses yeux avec la même application que s'il eût vû la personne qui luy avoit donné de l'amour. Une Dame de Qualité étant entrée dans ce temps là chez Justine , Flavigny en prit occasion de s'en aller , & de se délivrer d'une conversation si embarrassante & si delicate pour luy ; mais il étoit souvent exposé à de semblables perils , parce que Sainte Colombe ne le quitoit presque jamais , & l'obligeoit à passer les journées entieres à des petits jeux innocens avec Justine & avec d'autres femmes de ses amies qui luy reprochoient toujours ses rêveries , il étoit continuellement agité de mille pensées différentes. Tantôt il faisoit resolution de parler de

de son amour à Justine , un moment après , il se repentoit de ce qu'il venoit de resoudre , & se reprochoit comme un crime d'avoir eu seulement la pensée de trahir un amy aussi fidelle que Sainte Colombe. Il passa près d'un an dans des inquietudes extrêmes , ne pouvant se resoudre , ny à renoncer à son amour , ny à l'apprendre à celle qui l'avoit fait naître , & moins encore à en faire confidence à son Amy , qui se tourmentoit toujours inutilement pour le faire changer d'humeur. Enfin après plusieurs resolutions s'appercevant que sa passion devenoit tous les jours plus violente , par la commodité qu'il avoit d'entretenir Justine à toute heure , & par les soins importuns de Sainte Colombe , qui l'obligeoit à être tous les jours avec elle , il se determina à s'en éloigner , &

à ne retourner jamais à Paris, quelque violence qu'il se fit en prenant en faveur de l'amitié une résolution si contraire à l'Amour. Il crut qu'il auroit moins de peine à souffrir tous les maux que cause l'absence , qu'à s'exposer plus long - temps à des perils où il pourroit enfin succomber par le frequent commerce qu'il avoit avec sa Maîtresse. Il disposa toutes choses pour son voyage ; mais il ne pût refuser à sa passion d'écrire une Lettre à Justine, pour luy apprendre en partant le cruel état où elle l'avoit réduit : Voicy ce qu'il luy manda.



L
V
te r
men
me
je v
foib
sou
avo
le t
riro
alle
cher
de J
mém
den.
amo



LETTRE.

VOUS m'avez donné de l'amour dès la première fois que je vous ay vûe. Je voulus y résister dans les commencemens : mais j'achevay de me perdre à la seconde visite que je vous rendis. J'eus honte de ma foiblesse ; parce que je m'étois souvent moqué de ceux qui en avoient de pareilles. Je crus que le temps & l'éloignement me guériroient : & je résolus de m'en aller à l'armée, cherchant à cacher ma passion à tout le monde, & sans vous l'apprendre à vous même. Après une absence de deux ans, je suis revenu plus amoureux que je ne l'étois à mon

départ. Ma passion me donnant de la hardiesse, j'avois enfin pris sur moy d'en faire confidence à mon amy. Je le trouvoy plus indulgent que je ne l'avois esperé, & sans me donner le temps de luy nommer la personne que j'aimois, il m'apprit son mariage, & me mena souper chez vous. Jugez de mon étonnement, lorsque je reconnus en vous cette aimable Justine, de qui j'esperois tout mon bon-heur, & qui cependant faisoit celuy de mon amy. Vous remarquâtes que j'avois du chagrin, & tous les soins obligéans que vous prîtes pour me réjouir, ne servirent qu'à augmenter mon amour & mes inquiétudes. J'ay fait des efforts inutiles pour me guérir de ma passion; néanmoins je m'appercevois qu'elle devenoit tous les jours plus violente. Il m'a été impossible de m'empêcher de vous l'apprendre. Mais aussi

ne voulant pas me rendre indigne de l'amitié du plus fidelle amy du monde , je part pour fuir vôtre vûë , sans sçavoir où je vas ; je sçay seulement que je vous adore , que je n'espere rien , & que je suis le plus mal-heureux de tous les hommes.

Après que Flavigny eut écrit cette Lettre , il la donna à un Laquais de Justine avec ordre de la remettre en main de sa Maîtresse & partit de Paris le même jour. Jamais il n'y eut d'étonnement pareil à celuy de Justine , après qu'elle eut lû cette Lettre , parce qu'elle étoit prevenüe que Flavigny aimoit quelque personne extraordinaire qu'il avoit vûë en Allemagne , & repassant dans son esprit toutes les circonstances de cette intrigue , il luy échappa quelques sentimens de compassion pour un homme qui l'aimoit

avec tant de violence , & qui la voyant tous les jours , n'avoit jamais osé le luy dire , quoy qu'elle fut un peu offensée de ce que Flavigny luy avoit long - temps caché sa passion , bien moins par la crainte de ses rigueurs , qu'en considération de l'amitié qu'il avoit pour son mary. Cette pensée ne laissoit pas de luy faire un peu de peine , craignant que Flavigny n'eut pas assez bonne opinion de sa vertu , puisqu'il avoit hésité de luy parler de son amour par des raisons qui avoient rapport à son mary. Elle lut une seconde fois cette Lettre , cherchant peut-être à y trouver ce qui n'y étoit pas. Son mary entra dans sa chambre dans le temps qu'elle l'avoit encore entre ses mains , & luy ayant demandé ce qu'elle lisoit , Justine sans luy rien répondre , luy donna sa Lettre à lire. Sainte Colombe fut

extrêmement touché de cette Lettre , bien moins par l'interêt de sa femme , que par la douleur qu'il eut du desespoir de son genereux ami ; parce qu'il avoit épousé Justine par complaisance pour sa famille , & qu'il vivoit assez froidement avec elle , au lieu qu'il aimoit extrêmement son ami. Cette Lettre l'embarassa beaucoup , prévoyant les suites fâcheuses d'une affaire aussi delicate que celle - là. Il fut si altarmé du desespoir de ce malheureux Amant , que sans rien examiner , il quitta sa femme , ne songeant qu'à empêcher le départ de son ami. Cependant il ne le trouva plus , & il apprit chez luy qu'il avoit disposé ses affaires pour un long voyage , sans que personne sceut son dessein. Sainte Colombe fut extrêmement affligé de ce départ , surtout lorsqu'il fit reflection que la

parfaite amitié qui étoit entr'eux ,
l'avoit empêché de parler de son
amour à sa femme , quoy qu'il
l'aimât avant qu'il l'eut épouſée.
Il trouvoit mille raifons de plain-
dre ſon ami , ſans qu'il en trou-
vât aucune de le blâmer. Il re-
tourna chez ſa femme , & luy
apprit le départ de Flavigny. Il
eut même l'injuſtice de la que-
reller de ce qu'elle étoit la cauſe
qu'il perdoit un ami auſſi fidelle
que celui-là. Cét injuſte repro-
che irrita Juſtine contre ſon ma-
ri , & donna occaſion à pluſieurs
petits démélez qui augmentèrent
tous les jours par les chagrins où
étoit Sainte Colombe de ne voir
plus Flavigny , & par les inquié-
tudes de Juſtine , qui ne pouvoit
ſouffrir l'indifférence de ſon ma-
ri , pendant que ſon miroir , &
toutes les perſonnes qui l'appro-
choient , luy faiſoient juger
qu'elle meritoit d'être traitée

avec plus d'égards & de considération. Elle luy reprochoit à tout moment son indifférence , & il faisoit si peu de cas de ses plaintes , & de ses reproches , qu'enfin ils furent à charge l'un à l'autre.

Sainte Colombe apprit en ce temps-là que Flavigny s'étoit retiré à une de ses Terres , assez éloignée de Paris , & qu'il y menoit une vie fort particulière , fuyant le commerce de toutes les personnes de sa connoissance. Cét avis le determina à partir incessamment pour l'aller joindre , esperant qu'il le retireroit de cette profonde melancolie , & qu'il l'obligeroit à retourner à Paris. Flavigny fut fort étonné de l'arrivée de son ami , ne comprenant pas comment il avoit pu se résoudre à s'éloigner d'une femme aussi aimable que la sienne : & comme il ne sçavoit point qu'il

eut vu la Lettre qu'il avoit écrite à Justine , il voulut dans les commencemens luy déguiser le sujet de sa retraite. Il connut néanmoins par ses réponses , qu'il en étoit informé : ce qui ne servit qu'à l'embarrasser davantage , ne jugeant pas qu'il fut à propos de raisonner confidemment avec un mari de la passion qu'il avoit pour sa femme. Cela luy paroissoit si delicat , qu'il changeoit de discours aussi-tôt que son ami vouloit luy en parler. Sainte Colombe , qui s'apperçût de son embarras , luy dit qu'il étoit inutile de luy déguiser ses sentimens , ayant déjà vû la Lettre qu'il avoit écrite à Justine. Il luy déclara ensuite qu'il n'étoit pas allé-là pour luy faire des plaintes ny des reproches , n'ayant aucun sujet de le blâmer , puisqu'il aimoit sa femme avant qu'il l'eût épousée. Il le pria au contraire

de retourner à Paris , de parler de son amour à celle qui l'avoit fait naître , sans songer à qui elle étoit mariée. Flavigny luy dit, en l'embrassant , qu'il ne sçavoit ce qu'il luy demandoit , & luy avoüa que sa passion étoit trop violente , pour luy laisser la liberté de voir Justine sans luy tenir des discours qui pourroient blesser sa vertu ; qu'il n'étoit déjà que trop mal-heureux d'aimer la femme de son ami , sans s'exposer encore à sa vûë , qui luy inspireroit sans doute des desirs injustes , qui ne serviroient qu'à augmenter ses inquietudes , étant fort persuadé que Justine étoit incapable de faire une infidelité à son mari. Sainte Colombe , qui ne cherchoit qu'à flater la passion de son ami , luy avoüa qu'il étoit persuadé de la vertu de Justine , mais qu'enfin elle étoit femme , & qu'ainsi il ne seroit

pas impossible , qu'un homme qui avoit bonne mine & de l'esprit , la rendit sensible à ses soins. Je ne la mettray jamais à une pareille épreuve , repliqua Flavigny , & puisque tous les progres que je pourrois faire auprès de ma maîtresse , seroient autant de trahisons que je ferois à mon ami , j'aime mieux mourir malheureux amant , que de vivre infidelle à mon ami. Sainte Colombe fut penetré de la delicatesse de Flavigny , & luy declara qu'il n'aimoit point sa femme ; qu'il l'avoit épousée par complaisance pour sa famille , & qu'il n'avoit pû s'empêcher de luy vouloir du mal , en apprenant qu'elle luy avoit donné de l'amour : & qu'ainsi il ne devoit point faire difficulté de retourner à Paris , & d'agir avec Justine , comme il auroit fait avec une autre personne , qui n'eut pas

pas été la femme de son ami, l'assurant qu'il ne s'en embarrasseroit jamais. Toutes ses raisons ne persuaderent point Flavigny. Il demeura ferme dans la resolution qu'il avoit prise de ne retourner point à Paris. Sainte Colombe l'assura qu'il ne le quitteroit point, & qu'il aimoit mieux passer sa vie avec un ami qui luy étoit cher, que de vivre avec une femme qu'il n'aimoit pas. Flavigny eut beaucoup de chagrin de l'opiniâtreté de son ami, prévoyant bien qu'une longue absence donneroit de l'inquietude à Justine. Il tâcha inutilement à le faire changer de resolution : & ils passerent plus de deux mois ensemble, sans que Flavigny pût obliger Sainte Colombe de retourner auprès de sa femme, ny que

Sainte Colombe pût refoudre Flavigny de se rendre auprès de sa maîtresse. Cette longue absence donna occasion à Justine de se plaindre à ses parens des mépris de son mari , & leur ayant appris tous les mauvais traitemens qu'elle en avoit reçûs , elle se retira par leur avis dans un Convent , avec resolution de n'en sortir jamais. Sainte Colombe reçût cette nouvelle avec assez d'indifference , ne s'embarassant point de sa femme , & étant fort attaché à son ami. Mais Flavigny voyant qu'il étoit la cause de ce desordre , en fut sensiblement touché : & quelque danger qu'il y eut pour luy de revoir encore Justine , il se détermina de retourner à Paris , pour luy ramener son mari. Il le proposa à Sainte Colombe ,

qui en fut satisfait , bien moins pour son interêt particulier , que par la consideration de son ami , s'imaginant que sa femme sortiroit du Convent aussi-tôt qu'il seroit de retour. Mais il trouva en arrivant à Paris , que cette affaire avoit fait beaucoup d'éclat , & que Justine s'étoit plainte à ses parens & à ses amis , du peu de cas qu'il avoit toujours fait d'elle. Elle refusa même de luy parler , lorsqu'il alla au Convent où elle étoit pour la voir. Flavigny qui craignoit les suites fâcheuses de ce desordre , & qui se reprochoit toujours d'en être la cause , empêcha Sainte Colombe de se servir de son autorité de mari , pour la retirer de ce Convent malgré qu'elle en eut , & il alla dans cette Maison Religieuse , où Justine , qui avoit beau-

coup d'estime pour luy , le reçut fort civilement. Il voulut l'exhorter à retourner auprès de son mari , mais elle luy representa avec tant d'esprit les raisons qu'elle avoit de s'en plaindre , & ses charmes donnerent tant d'agrément à ses discours , que Flavigny faisant ceder l'amitié à l'amour , ne put s'empêcher de blâmer Sainte Colombe , & il luy échappa de dire à sa maîtresse qu'elle mériteroit un époux , qui l'aimât autant que luy. Justine ne répondit à ses discours que par un soupir : mais elle mit Flavigny dans un cruel embarras , lorsqu'elle le conjura de se servir de tout le pouvoir qu'il avoit sur son mari , pour obtenir de luy qu'il la laissât en repos dans sa retraite : ajoutant qu'elle jugeroit des sentimens qu'il avoit pour

elle , par la maniere dont il s'employeroit dans cette affaire. Flavigny voulut luy repliquer quelque chose pour se plaindre de la cruelle épreuve où elle le mettoit : mais Justine ne luy en donna pas le temps , & se retira du Parloir , laissant Flavigny plus amoureux & plus embarrassé qu'il ne l'étoit auparavant. Il ne sçavoit qu'elle réponse il pourroit faire à son ami : & quoy qu'il ne balançât pas à obéir aux ordres de sa maîtresse , il se défioit de luy-même , craignant qu'il n'eut pas la force d'en parler à Sainte Colombe.

Il se trouva fort étonné le lendemain , en voyant entrer son ami dans sa chambre , sans qu'il eut encore pensé à la réponse qu'il devoit luy faire.

Cher ami , luy dit Sainte Co-

lombe , je serois indigne de vôtre amitié , si je ne profitois des occasions que j'ay en main pour vous rendre heureux. J'eus hier une longue conference , avec un Oncle de Justine . , qui étoit son Tuteur lorsque je l'épousay , & qui avoit déjà voulu faire casser nôtre mariage , parce que nous l'avions fait sans son consentement. Nos amis communs l'avoient appaisé. J'allay hier chez luy , pour le conjurer de poursuivre de nouveau cette affaire : & afin de l'obliger à me l'accorder plus facilement , je luy persuaday que je n'étois pas fait comme les autres hommes , & que la pudeur de Justine l'avoit empêchée de s'en plaindre ; que cependant je ne voulois pas me deshonnorer , en rendant cela public. Mais que je consentirois volon-

tiers à me démarier , pour ne rendre pas mal - heureuse une personne aussi aimable que Justine. Cét oncle qui aime beaucoup sa nièce , n'eut aucune peine à croire ce que je luy disois ; parce que depuis trois ans que nous sommes mariez , elle n'est jamais devenuë grosse. Il me remercia de ma fausse sincerité , & me promit d'employer tout son crédit & celuy de ses amis pour faire rompre nôtre mariage. Mais il me pria de ne trouver pas mauvais , qu'il se servit des raisons de mon impuissance , si les autres n'étoient pas assez fortes , m'assurant qu'il ne souffriroit point que sa nièce demeurât plus long-temps en cet état. Je parus fort allarmé de sa resolution. Nous allâmes dans ce moment consulter deux des

plus fameux Avocats de Paris ,
qui nous assurèrent qu'une fille
qui étoit en Tutelle ne pouvoit
point être mariée sans le con-
sentement de son Tuteur , &
que cette raison accompagnée de
plusieurs autres circonstances ,
qui seroient trop longues à vous
dire , suffisoit pour faire casser
nôtre mariage. Nous nous re-
tirâmes fort satisfaits de cette
réponse. Il me promit de com-
mencer ses poursuites incessam-
ment ; & je luy demanday pour
toute grace qu'il obtint de sa
nièce , que je pourrois l'entre-
tenir une demi-heure dans son
Parloir , pour prendre des me-
sures avec elle , afin que nous
puissions répondre à nos Juges ,
sans nous contrarier ni nous em-
barrasser. Je ne me propose
d'autre but dans cette affaire ,
continua-t'il , que de vous

rendre heureux : & je ne demande cette entrevûë avec Justine , que pour luy dire , que je ne consens à me démarier , qu'à condition qu'elle me donnera une promesse par écrit , de vous épouser six mois après. Flavigny qui écoutoit ce discours comme un songe , l'embrassa sans luy donner le temps de continuer , & jugeant des sentimens de son amy par les siens , il crut qu'il n'étoit pas possible qu'un mary , qui avoit une femme aussi aimable que Justine , put se refoudre à se démarier. L'offre que vous me faites , luy dit-il , m'apprend mon devoir ; je serois indigne de vôtre amitié , si j'étois capable de profiter de vos générositez : & quelque violente que soit ma passion , elle ne m'obligera jamais à abuser de vô-

tre amité. Je vous ay déjà dit ,
 repliqua Sainte Colombe , que
 j'estimois beaucoup Justine , quoy
 que je n'eusse aucun empresse-
 ment pour elle , parce que je
 ne l'avois épousée que par com-
 plaisance pour ma famille : ainsi
 vous voyez que je ne fais pas
 un grand effort de vous la ce-
 der. J'ay toujours eu de l'a-
 version pour le mariage : ce-
 pendant je m'étois laissé fléchir
 par les prieres de mes parens.
 Le temps que j'ay passé avec
 Justine m'a fait connoître sa ver-
 tu & sa modestie. Il n'est pas
 aisé de trouver des femmes qui
 ayent les bonnes qualitez qu'elle
 a. Je vous regarde comme
 un autre moy-même ; & puis-
 que vous devez vous marier , &
 que vous aimez Justine , je suis
 ravy que vous puissiez satisfaire
 vôtre passion , & je me fais

une joye de penser qu'elle fera
heureuse avec vous , au lieu
qu'elle ne pouvoit jamais l'être
avec moy. Je me connois ,
cher amy , continua Sainte Co-
lombe , & je veux bien vous
avoüer que l'habitude & la li-
berté du mariage , ont aug-
menté l'indifference que j'avois
naturellement pour les femmes ;
& je me sçavois fort souvent
mauvais gré du peu de soin que
je me donnois pour répondre
aux complaisances & à la con-
sideration que Justine avoit pour
moy. Vous connoissez ma sin-
cerité , mais je vous jure que
je souhaite ce mariage pour l'a-
mour de vous , pour l'amour
d'elle , & pour l'amour de moy-
même , & que je n'auray ja-
mais de veritable satisfaction ,
que cela ne soit fait. Flavigny
qui étoit penetré des discours

obligeans de son amy , ou peut-être ne pouvant plus resister aux mouvemens secrets de son amour , qui s'étoit reveillé par l'esperance de posseder une personne qu'il aimoit avec tant de passion , avoia à Sainte Colombe qu'il luy donnoit la vie , & luy promit de profiter de ses generositez , en tâchant de se faire aimer de Justine , puisqu'il l'asseuroit qu'il pouvoit le faire sans blesser la parfaite amitié qui étoit ent'eux.

Justine cependant qui ne s'étoit jamais flattée de pouvoir se démarier , eut une joye extrême , lorsque son Oncle l'informa de ce qui se passoit , & des mesures qu'il avoit déjà prises avec Sainte Colombe. Elle luy témoigna beaucoup de reconnoissance du soin qu'il prenoit de cette affaire. Mais l'Oncle
s'étant

s'étant avisé de la louer sur sa vertu & sur sa pudeur , qui l'avoient empêchée de se plaindre de l'impuissance de son mary , elle se trouva un peu déconcertée , sçachant bien qu'elle n'avoit pas mérité ces loüanges , ou pour mieux dire , que Sainte Colombe ne méritoit pas ces reproches. Elle se remit néanmoins , parce que son Oncle l'assura qu'il ne seroit pas nécessaire de se servir de cette raison pour rompre son mariage , puisque Sainte Colombe y donnoit les mains. Elle eut beaucoup de peine à se résoudre de consentir à l'entrevüe qu'il demandoit avec elle. Mais son Oncle luy ayant fait connoître que cela étoit absolument nécessaire afin de convenir ensemble de toutes choses , & pour agir de concert dans toute la

conduite de cette affaire , elle s'engagea à l'attendre dans son Parloir le lendemain à la même heure , & son Oncle se retira pour en avertir Sainte Colombe.

Aussi-tôt que Justine se trouva seule , elle s'abandonna sans contrainte à la joye que cette agreable nouvelle luy donnoit , & repassant dans son esprit les circonstances de cette affaire , & particulièrement la dernière conversation qu'elle avoit eüe avec Flavigny , elle ne douta pas qu'il n'eût beaucoup contribué pour l'amour d'elle , à la resolution que son amy avoit prise. La passion de ce Cavalier ne luy avoit jamais déplü , quoy que son devoir & sa vertu l'eussent toujours empêchée d'y faire aucune reflection. Cependant soit que sa reconnois-

fance luy inspirât d'autres sentimens , ou que l'esperance d'être bien - tôt libre , luy donnât plus de hardiesse , elle se fit un plaisir de penser qu'elle luy avoit de l'obligation. Flavigny l'alla voir ce même jour. Elle le remercia d'une maniere fort obligeante des peines qu'il avoit prises pour son service , attribuant les dispositions favorables où Sainte Colombe étoit , aux bons conseils que cet amy luy avoit donnez. Flavigny qui la regardoit déjà comme une personne libre , & qui n'étoit plus retenu de luy parler de son amour , par une delicatesse d'amitié , luy exaggera la contrainte qu'il avoit souffert depuis plusieurs années qu'il l'aimoit , & la flatta même que la connoissance qu'il avoit de sa vertu avoit autant contribué

à la resolution qu'il avoit prise de s'éloigner de Paris , que la crainte de faire une trahison à son amy. Quoy que ces discours ne dépleussent pas à Justine , elle se trouva un peu embarrassée , lorsque Flavigny transporté d'amour luy demanda quel usage elle pretendoit faire de cette liberté que son mary alloit luy rendre. Justine luy répondit un peu troublée , qu'elle ne se proposoit que d'en jouir le plus long - temps qu'elle pourroit : mais que si elle devoit la perdre quelque jour , elle n'en disposeroit jamais que par ses conseils. Il fut fort satisfait de cette réponse , & se retira après l'avoir assurée que sa passion dureroit autant que sa vie.

Le lendemain Sainte Colombe ayant été averti par l'Oncle

de Justine qu'elle l'attendoit à son Parloir , il s'y rendit peu de temps après. Ils n'eurent pas de longs discours ensemble. Sainte Colombe l'assura néanmoins qu'il l'avoit toujourns estimée beaucoup , quoy que par un défaut de son temperamment , il n'eût jamais eu d'inclination pour les femmes. Il luy dit ensuite qu'il étoit prêt à exécuter toutes les choses dont il avoit convenu avec son Oncle : mais qu'en perdant une femme , il vouloit assurer le repos d'un amy qui luy étoit plus cher que sa vie. Et qu'ainsi il ne consentiroit jamais à se démarier , qu'elle ne luy eût donné auparavant une promesse par écrit , d'épouser Flavigny dans six mois. Justine qui avoit de la bonne volonté pour luy , fut d'abord offensée de la proposi-

tion de son mari , parce qu'elle vouloit que l'amour se mêlât seul de cette affaire , sans que Sainte Colombe y eût aucune part. Elle luy répondit qu'elle étoit surprise comment il pouvoit luy proposer d'autres engagements , puisqu'elle n'étoit pas encore libre de ceux de son mariage : ajoutant qu'elle étoit résolüe à passer sa vie dans un Convent , parce que ce party luy sembloit le plus convenable , après l'expérience qu'elle venoit de faire du mariage. Alors Sainte Colombe luy parla des bonnes qualitez de son ami : & Justine étoit si disposée à croire tout ce qu'il luy dit à son avantage , qu'elle n'eut pas la force d'en disconvenir , quelque envie qu'elle eût de contrarier Sainte Colombe. Elle se défendit long-temps de luy ac-

corder la promesse qu'il demandoit ; craignant néanmoins de perdre une occasion si favorable de se défaire d'un mari qui la méprisoit , & d'épouser un homme qui l'aimoit passionnément , elle se déterminâ enfin à luy donner la promesse qu'il demandoit. Sainte Colombe la porta à son amy avec toute la joye imaginable. Il seroit difficile d'exprimer combien il fut sensible à une marque d'amitié si extraordinaire : mais ayant appris que Justine avoit fait quelque difficulté à y consentir , il fut fâché de la contrainte que son mary luy avoit faite en sa faveur : & jugeant des sentimens de sa maîtresse par les siens , il eut de l'impatience de luy rendre cette promesse , & de l'assurer qu'il ne vouloit la devoir qu'à son

amour. Il retourna à son Convent , où Justine sans luy donner le temps de parler , luy fit mille reproches de ce qu'il avoit obligé son mari à exiger d'elle cette promesse. Flavigny l'assura qu'il n'avoit aucune part à ce que Sainte Colombe avoit fait ; qu'il étoit allé là exprés pour s'en justifier : & afin de luy confirmer ses discours par des preuves plus convainquantes , il tira cette promesse de sa poche , & après l'avoir déchirée , il la rendit à sa maîtresse. Justine fut fort satisfaite d'un procédé si genereux. Elle l'assura avec quelque confusion qu'il ne hazardoit rien , & que son cœur étoit une meilleure caution que son écrit. Ils se dirent mille choses tendres , & se separerent fort satisfaits l'un de l'autre.

Cependant l'Oncle de Justine travailloit avec beaucoup d'empressement à faire rompre le mariage de Sainte Colombe : mais il y trouva des difficultez qu'il n'avoit point prévûës ; parce qu'un autre parent de Justine, à qui son bien devoit revenir si elle n'avoit point d'enfans, s'imaginant qu'elle n'en auroit jamais avec Sainte Colombe, forma de grandes oppositions, & voulut soutenir que le mariage étoit bon & valable, & qu'on ne pouvoit le declarer nul, sans violer les loix les plus saintes du Royaume. Les longueurs que cét incident causa, allarmerent les deux Amans : & peut-être que cette nouvelle difficulté augmenta leur passion. Il est certain qu'ils s'écrivoient tous les jours, & qu'ils se rendoient compte de

toutes leurs pensées. Ils attendoient l'un & l'autre le jugement de ce procez , comme l'Arrêt qui devoit decider leurs destinées. Justine étoit au desespoir , lorsqu'elle se ressouvenoit du peu de soin qu'elle avoit eu , de cacher les sentimens de son cœur à son amant , les plaintes & les démarches qu'elle avoit faites contre son mari , & que cependant elle seroit peut-être obligée de retourner auprès de luy. Elle ne voyoit que des abîmes ; sa passion luy faisoit tout craindre , prévoyant bien que sa pudeur & sa vertu seroient exposées à de cruelles épreuves.

Flavigny n'étoit pas moins embarrassé que sa maîtresse. L'esperance de la posséder avoit rendu sa passion plus violente , & il ne songeoit qu'à mourir , tou-

tes les fois qu'il envisageoit que cette affaire pouvoit avoir un mauvais succez , ne comprenant pas ce que feroit sa maîtresse , après tout ce qui s'étoit passé ; ce que diroit son ami , après tout ce qu'il avoit inutilement voulu faire pour sa satisfaction , & ce qu'il deviendroit luy-même , accablé d'amour , d'amitié , de reconnoissance , & par dessus cela le plus mal-heureux de tous les hommes. Ces tristes réflexions l'affligeoient , & il ne trouvoit de consolation qu'à esperer que l'affaire réüffiroit de la maniere qu'il le souhaitoit.

Cependant l'Oncle de Justine , qui n'épargnoit aucun soin ny aucune dépense pour le jugement de ce Procez , fut averti par ses Avocats que l'affaire étoit entierement desespérée , &

qu'il n'y avoit plus d'autre ressource pour réussir , que d'attaquer le mary de sa nièce sur son impuissance. Cét Oncle qui agissoit de concert avec Sainte Colombe , & qui étoit bien aise de garder toujours des mesures de bien-seance avec luy , l'avertit de ce qui se passoit , & le pria de ne pas trouver mauvais qu'il se servit de ce dernier moyen puisque les autres ne suffisoient pas. Sainte Colombe eut quelque repugnance à s'y resoudre : mais l'amitié qu'il avoit pour son amy l'emporta sur sa delicatesse , & il consentit à tout ce qu'on souhaita de luy. Justine qui recevoit des avis à tous momens de l'état de son affaire , s'abandonna à son desespoir , lorsqu'elle apprit que tout son bonheur étoit fondé sur l'impuissance

sance de son mary , jugeant bien que si elle n'avoit d'autres raisons pour se démarier , elle pourroit être mal-heureuse toute sa vie.

D'autant que sa pudeur & la delicatesse de sa vertu l'empêchoient de tomber elle-même d'accord de cette impuissance supposée , dont sa conscience souffriroit de continuelles agitations par la connoissance qu'elle avoit du contraire ; outre qu'elle ne pouvoit s'imaginer que son mary eût assez de complaisance en faveur de son amy pour convenir devant les Juges d'une circonstance si injurieuse : Dans cette perplexité elle prit le parti de déclarer à son Oncle qu'elle ne consentiroit point à la dissolution de son mariage sous ce faux pretexte , & d'insinuer à

son mary , que puisqu'il avoit pour elle une si grande indifference , il luy fit la grace de consentir qu'elle se consacra à Dieu sous le voile Religieux , que c'étoit une resolution dont elle ne se departiroit jamais quelque effort qu'il pût faire pour rendre son amy heureux , puisqu'elle ne pourroit se comporter autrement sans ternir sa vertu , & violer les loix les plus saintes.

Sainte Colombe recevant cette declaration de la bouche de l'Oncle , en fût si vivement touché par l'interêt qu'il prenoit à la passion de son amy , qu'il tomba dans une langueur qui le reduit en peu de jours à l'extremité ; Justine ayant appris que les Medecins desespoient de sa vie , gagna sur son ressentiment de sortir du Cloître

pour luy aller rendre les devoirs qu'une honnête femme doit à son époux dans une pareille conjoncture , & comme elle agissoit en toutes choses par un principe de vertu & d'honneur , elle eût pour assister son époux dans ses besoins des assiduez autant empressees que si elle en avoit été passionnément aimée toute sa vie : cette conduite qui avoit quelque chose d'heroïque produisit des effets fort singuliers , car Sainte Colombe qui avoit le cœur bon & plein de generosité , mais nullement panché du côté de l'amour en faveur de son épouse , étoit pénétré d'une vive reconnoissance pour des manieres si obligantes , & luy demandoit mille fois le jour pardon de ce qu'il n'avoit jamais pû vaincre l'af-

cendant fatal de son étoile ,
 luy protestant qu'à cela près ,
 il avoit toujourns eu pour elle
 la plus parfaite estime qu'un
 vray merite puisse inspirer ;
 qu'il la prioit de ne pas con-
 siderer comme injurieufes les
 demarches qu'il avoit faites pour
 rompre son mariage , & la
 faire époufer à Flavigny ; qu'il
 pouvoit l'assurer que la con-
 sideration de la rendre plus
 heureufe avec cet amy , y avoit
 eu autant de part , que l'a-
 mitié qu'il avoit pour luy ;
 qu'au refte étant perfuadé qu'il
 étoit impossible qu'il revint
 de fa maladie , il mourroit
 content s'il pouvoit avoir quel-
 que assurance qu'elle profite-
 roit après fa mort de la fe-
 licité qu'il avoit eu deffein
 de luy procurer durant fa vie ;

qu'e
 fi p
 la f
 bien
 tion
 l'en
 reu
 con
 rite
 des
 tati
 fais
 foit
 une
 cou
 que
 dan
 le
 les
 ren
 be
 la

qu'elle ne trouva pas mauvais si par son Testament il ne la faisoit heritiere de tous ses biens que sous cette condition , qu'il esperoit qu'elle ne l'envisageroit pas comme onereuse & gênante , puisqu'elle connoissoit à fond tout le merite de la personne qu'il luy destinoit pour époux ; l'agitation avec laquelle il parloit faisant violence à sa grande foiblesse , le fit tomber dans une syncope qui fut l'avant-coureur de son agonie , de laquelle Justine & Flavigny fondans en larmes , ne purent le faire revenir avec tous les secours qu'ils luy donnerent.

Ainsi expira Sainte Colombe parfait modele de l'amitié la plus constante ; Justine con-

sternée par une mort si précipitée , se retira dans le Convent d'où elle étoit sortie , laissant à Flavigny le soin des Funerailles de son époux avec un plein pouvoir de regler toutes ses affaires domestiques ; il s'acquitta de l'un & de l'autre en amy affectionné , autant qu'en amant zélé , n'épargnant rien pour rendre à Sainte Colombe les derniers devoirs de l'amitié. Et Justine voulant garder la bien-seance convenable à son nouvel état de Veuve , resta durant quelques Mois dans le Convent , où Flavigny luy rendoit de fréquentes visites , dans lesquelles il la persuada qu'elle seroit heureuse en l'épousant , ce qui s'accomplit au bout de l'année du Veuvage , au

con
ma
dar

(247)

contentement de ce couple d'a-
mans , qui ont vécu depuis
dans une parfaite union.

F I N.

11
The first of the
series of the
series of the
series of the







